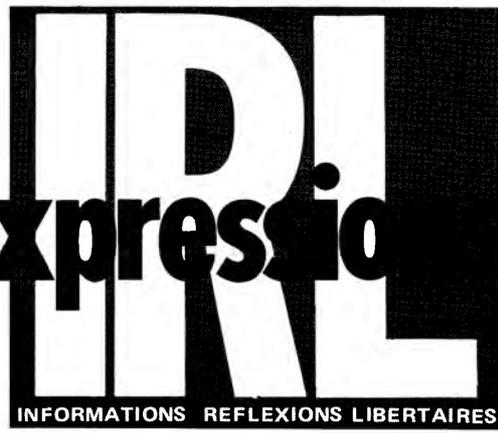
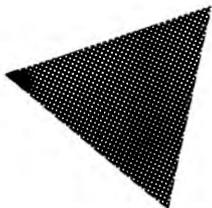


**journal d'expressions libertaires**



liberté  
de  
sacrilège



Pour un anarchisme pro-positif  
pages 2 et 35

La liberté de sacrilège  
page 3

Des Immigrés aux Beurs  
pages 4 et 5

Une ville pour s'y perdre  
pages 6 et 7

Un cinéma encore adolescent  
pages 8 et 9

Propos affranchis  
(courrier des lecteurs )  
pages 10, 34 et 35

#### DOSSIER EDUCATION

Eduquons à la vie  
page 12

La liberté en tant que principe  
(interview de Heribert Baumann)  
pages 13 à 17

La bande de jeux  
Un groupe d'adolescents  
collectivistes dans la Ruhr  
pages 18 à 24

Les cahiers au feu  
(Interview de C. Baker)  
pages 25 et 26

Ils veulent vivre leur vie  
pages 27 et 28

Humour  
page 29

CNT-AIT Solidarité  
pages 30 et 31

EST-INFOS : Le dernier pas  
pages 32 et 33



I.R.L. Informations et Réflexions  
Libertaires / Directeur de publication :  
Alain Thévenet / Commission  
paritaire : 55270 / ISSN : 0398-  
5725 / Imprimé par Bosc Frères /  
Dépôt légal à parution / Rédaction  
et administration : IRL c/o ACLR  
13 rue Pierre Blanc 69001 Lyon  
tél. 78 29 28 26 / Réunions de  
rédaction tous les mardis à 20h30/  
Abonnements : 5 numéros (1 an) ;  
90 F - 10 numéros (2 ans) : 170F  
ajouter 10 francs pour l'étranger.

# POUR UN ANARCHISME PRO-POSITIF

## LE MONDE BOUGE, BOUGEONS AVEC LUI

**L**es élections passent, les Anarchistes restent. Debouts et fiers de brandir un drapeau qui n'est pas trop souillé par la politique politicienne, ils continueront, leur vie durant, à faire remarquer que les choses ne changent pas en déposant un bout de papier vert et recyclé dans une urne transparente.

Debouts et fiers, nous pouvons encore en rencontrer dans nos mouvements pressés et prudents, de ces jeunes vêtus de noir, l'œil hagard et la parole affranchie qui jurent sur les grandes traditions libertaires : **Ni Dieu, ni Maître.**

L'histoire écrite les avait oubliés pendant longtemps, et tous (surtout les petits fils de Monsieur Karl) les considéraient comme des espèces en voie de disparition. « Il faut qu'on les mette quand même dans les fichiers de l'histoire, pour qu'on ne perde pas leur trace », disaient les plus éclairés.

Mais, ô stupeur, il suffira d'un mai sulfureux pour que la poudre libertaire éclaire des foyers iconoclastes aux quatre coins du monde. Depuis, ces idées ont fait recette, dans beaucoup de milieux socio-culturels : art, spectacle et même dans quelques universités où, à coup de boutoir, des libres penseurs ont su leur donner des lettres de noblesse.

Depuis, des milliers d'individus (des centaines de milliers?) se sont frottés à nos idées : autogestion, insoumission, anti-autoritarisme. Et, encore, des fleurs sous forme de papiers imprimés ont réussi à circuler de mains en mains avec leur A cerclé toujours

bien en vue. Et, encore, ils (les anarchos-sindicalistes, les anarchos-communistes, les fédéralistes, les communistes-libertaires, les individualistes) ont donné vie à de nouvelles structures, à des embryons d'organisations.

Pourtant, aujourd'hui, après ce renouvellement de la pensée et de la pratique libertaires, nous en sommes toujours à nous répéter la même rengaine : nous sommes les meilleurs, nous vaincrons (c.a.d l'Anarchie vaincra!).

## CONTRE LA THEOLOGIE ANARCHISTE

Mais, et voilà le hic, bien que tout cela ait pu faire croire à un développement de l'anarchisme en tant que projet social et politique susceptible d'influencer le quotidien, nous nous retrouverons dans une situation paradoxale.

Toutes les idéologies politiques, telles qu'elles se traduisent dans l'action de la droite et de la gauche, semblent mortes ou confuses. Sauf, nous disent les Anarchistes, l'idéal libertaire qui reste la seule alternative. Mais notre influence, notre présence sont loin de correspondre à ce postulat.

Et puis... Et puis, il faudrait que cette vérité apparente soit soutenue par la confrontation avec le monde qui nous entoure. Il faudrait être des acteurs directs et non de simples directeurs : « tout est de la merde, merde à la merde ».

En bon anarchiste, je pouvais, il y a quelques années, répondre qu'il fallait s'organiser, être unis, non sectaires et ouverts au monde, et que

le tour, alors, se jouerait en un seul tour de manif.

Mais non. Notre vérité absolue (notre vision du monde) ne nous aide pas à grand chose si cette vérité ne correspond pas (ou plus?) au besoin des autres.

Toi et moi, nous pouvons nous organiser ensemble, nous fédérer, être efficaces pour la publication d'une revue, prêts à dénoncer toutes les injustices sociales ; mais si nous crions dans le désert des montagnes ou des villes et que nos cris ne sont pas suivis d'actions précises pour changer les choses, alors il faut se remettre en question.

Se poser des questions?

Mais attention, il y en a toujours, parmi nos camarades qui, avant les questions, ont des réponses toutes prêtes, offertes par l'actualité : les squatts, la grève des étudiants, les coordinations des cheminots, des infirmières (quand même pas les matons...), la naissance de nouveaux regroupements syndicaux (le SUD), tous « nous indiquent la voie... », « tout n'est pas perdu... ». Et tourne la roue du militant, tourne car, en désespoir de cause, nous (les militants) trouverons toujours une cause à laquelle nous agripper. Nous nous attaquerons toujours aux vrais problèmes : « nous laisserons les élections aux autres, le quotidien nous appartient ». Car nous voulons tout, et tout de suite, et nous n'avons pas de temps à perdre pour savoir pourquoi la masse (beurk!...), toute une société, fait semblant de ne pas nous voir. Comment? Notre vérité absolue : « l'humanité doit

(suite page 35)

# la liberté de sacrilège

**Q**ue des écrivains ou des artistes risquent leur vie à cause de ce qu'ils expriment, les replace soudain sur le plan de la commune humanité. La littérature et l'art ne sont pas des souffles agitant l'air de façon inconséquente et intemporelle. Ils sont faits de souffrances et de bonheurs concrets qui engagent la vie de ceux qui en sont les auteurs, comme de ceux qui les apprécient. L'art, en soi, a une valeur subversive, au même titre que la raison qui permet aux individus de ne pas être seulement victimes, mais de porter un regard critique sur ce qu'ils vivent, seul gage que cette vie peut, peut-être, changer.

Un vieux fou va faire exécuter un écrivain. Il est déjà responsable de la mort de milliers d'individus qui tentaient, eux aussi, d'être un peu libres dans leurs vies et dans leurs pensées. Ce vieux fou, cependant, n'est pas un monstre à proprement parler. Il est intégré à un système mondial qui lui tolère, ou attribue, une place. Par exemple une place d'épouvantail ou de distributeur de pétrole. Quelques milliers de morts, ici, d'autres milliers ailleurs, aux quatre coins de la planète. Le prix à payer, sommes toutes, n'est pas exagéré, pour que se perpétue un système économique et idéologique.

Il ne s'agit pas d'une histoire exotique. Les intégristes musclés poseurs de bombes dans les cinémas projetant « La Dernière Tentation du Christ » sont de la même trempe. Seul un concours heureux de circonstances fait qu'ils ne disposent pas du même pouvoir. Les uns et les autres partici-

pent d'un même climat dont témoigne aussi la remise en cause de la libéralisation de l'avortement en Bavière et aux USA. Nous ne sommes pas les seuls à le dire, nous vivons une époque de repli sur les valeurs morales sûres qui ont fait leurs preuves, une époque où l'on recommence à craindre et à éviter tout questionnement, toute avancée vers plus de liberté.

Le bon Mgr Decourtray, homme tolérant et médiatique, l'a réaffirmé, après l'avoir proclamé, lors de l'affaire du film de Scorsese, ce qui est intolérable, c'est le blasphème, et ceux qui s'y essaient prennent bien des risques, dont il se lave les mains.

Un système mondial de plus en plus uniformisé est en train de s'établir, dans lequel les frontières s'estompent peu à peu, non au profit d'une communication entre les peuples mais d'un totalitarisme basé sur le profit et la médiocrité. Parallèlement, les « grandes » religions monothéistes s'aperçoivent qu'au delà des divergences qui ont pu parfois les diviser dans le passé, de façon sanglante, elles partagent une grande communauté d'intérêts. Chacune selon son aire culturelle a pour tâche de régenter les vies, les pensées, les désirs des hommes. Il leur appartient de décider du bien et du mal, du permis et du défendu. Il leur appartient de désigner et d'extirper le mal suprême, le sacrilège. Et ceci selon des critères qui ne s'opposent pas au développement économique et politique d'un système visant à l'hégémonie. Défoncer la terre de Kanaky pour en extirper le nickel, ce n'est pas un sacrilège, c'est une

légitime exploitation des richesses; cependant, pour les Kanaks, la terre s'identifie à leur mère. Mais dire que le Christ ou Mahomet aient pu parfois éprouver quelques doutes, envisager d'autres possibles, serait légitimer le doute. Or il importe que nous nous soyons tous conscients qu'il y a des choses dont on ne peut pas douter, qui sont hors du domaine de la raison.

Le doute systématique, en tant qu'il est refus de toute idée reçue, de toute évidence est le gage de toute évolution, de toute ouverture. Je peux rencontrer un Chrétien ou un Musulman sur la base commune des questions que nous nous posons, lui et moi, et non sur celle des certitudes qui prétendent y apporter des réponses définitives, encore moins lorsque ces certitudes prennent un caractère sacré et intouchable. La seule liberté qui me reste devant le sacré, c'est précisément celle du sacrilège.

Je veux continuer à douter. De tout. Du sens de la vie en général, et de la mienne en particulier. De la nécessité de travailler pour vivre. Du bien fondé de manger de la viande. A m'interroger sur le bonheur possible, tout de suite. Questions futiles, aux yeux des gens sérieux. Mais les gens sérieux nous ont crevé la couche d'ozone. Alors j'ai de sérieux doute sur leur sérieux. Tant qu'à faire de mourir, autant que ce soit en n'étant pas dupe et en continuant à s'interroger. Ça permet au moins de conserver une certaine fierté.

Mais je m'égare. Il reste que j'ai des doutes, même sur les moyens d'en sortir.

Parce que les foules aliénées, elles s'y précipitent avec allégresse dans les mirages des certitudes, et des haines qu'elles justifient. L'effrayant, ce n'est pas tant la sentence d'un dément, c'est que des milliers d'exploités soient prêts à tout mettre en œuvre pour l'exécuter, croyant ainsi prendre une revanche sur une exploitation qu'ils ne font que renforcer. Ce qui m'inquiète, c'est de voir écrit sur les murs des Minguettes « La mort pour Rushdie ». La haine, l'exaltation collective, la croyance, le besoin aveugle d'une revanche, tout ceci relève du même registre, celui du totalitarisme et de l'aliénation.

Je doute donc, fermement, et j'éviterai, tant que je le pourrai, tous les croyants de toutes les religions, aux douceurs du doute systématique.

Tous, mais pas d'un même pas, surtout. Chacun à notre pas. Chacun pour soi, et solidaire, parce qu'on reconnaîtra en l'autre quelqu'un de fondamentalement différent de nous et qui, à ce titre, peut nous apporter et nous enrichir. Si le poids des institutions, des habitudes, des intérêts économiques est tel que la violence soit nécessaire, qu'elle soit le fruit d'une réflexion et d'une décision personnelle et non obéissance à des mots d'ordre ou à une foule. J'ai peur de l'uniformité des foules, fussent-elles révolutionnaires. J'ai peur des slogans et des certitudes dont ils témoignent. J'ai peur des causes dans lesquelles on se fonde. J'espère, un jour, rencontrer enfin une multitude d'individus tous différents et tous uniques.

Alain

# DES IMMIGRES AUX BEURS

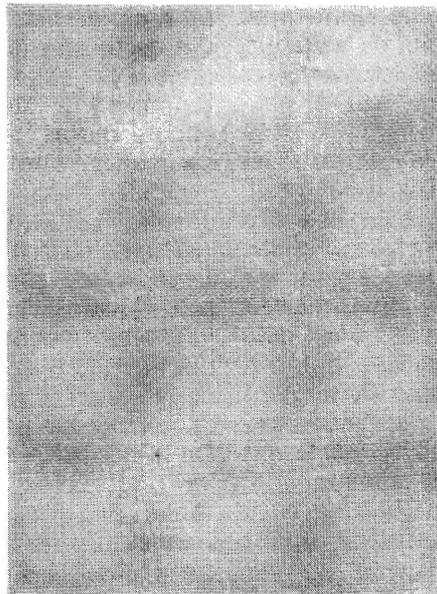
**L**a dernière émission de février d'Apostrophes à la TV française a voulu montrer le choc des cultures ou l'intégration des étrangers en France. Malgré la bonne volonté des participants et l'intérêt de certaines interventions, beaucoup reste à dire. En particulier sur la transmission de la culture d'origine aux enfants: on a fait comme s'il allait de soi que le français est la langue que le naturalisé va parler à ses enfants, surtout s'il est cultivé.

En fait, on se trouve de plus en plus dans la nécessité de refuser cette situation, vu les données imposées par le capitalisme. La CEE, 1992, la circulation des cadres soulignent l'importance de l'acquis des langues, et pas seulement les plus répandues. On peut remarquer au passage que l'obligation de parler français et l'écrasement des autres langues par la scolarisation obligatoire en France depuis 1881-82, n'a pratiquement jamais concerné les zones germanophones d'Alsace-Lorraine, car l'allemand est considéré comme une langue importante, à l'opposé des ponts pédagogiques faciles à établir entre le corse et l'italien, la langue d'oc et l'italien, le portugais ou l'espagnol, sans compter le flamand.

Gérard Noiriel apporte des éléments importants sur les immigrés<sup>1</sup>. Il souligne d'entrée l'«amnésie collective» qui frappe les historiens français quant aux immigrés. Pourtant la France en 1930 a 515 étrangers pour 100 000 habitants, contre 492 aux USA; en 1986, les personnes d'origine étrangère représentent 11% de la population française et 7% aux USA; quant à la seconde génération, elle forme 11,8% des jeunes aux USA contre 10% en France (chiffre de 1975 et 1971; il est possible qu'en 75 la France ait rattrapé les USA). Suivant les sociologues et historiens nord-américain, Noiriel établit un certain nombre de constatations.

On peut distinguer des «filiales d'auto-recrutement» des immigrés, c'est-à-dire qu'une fois installée, une famille fait venir ses proches, ses amis, d'où une

localisation des immigrés. Beaucoup d'Italiens de Vénissieux viennent de Frosinone, ou ceux d'Hussigny (près de Longwy) de Santa Agata Pennabilli; de même, toujours pour Vénissieux, les Espagnols sont de Murcie et les Maghrébins sont des Kabyles de Dra-el-Mizan. Il y a une forte solidarité dans le groupe (prêt financier, société de secours), d'où des animosités inter-ethniques transposées dans l'immigration (l'opposition entre Arméniens de Constantinople et paysans d'Anatolie à Valence, opposition entre Italiens du sud et du nord en Lorraine...).



Une vision superficielle de l'immigration est de juger au nombre de mariages mixtes son taux d'intégration, ainsi pour les Arméniens des USA; s'il y a eu 1,4% de mariages mixtes entre 1925 et 1929, il monte à 6,4 pour 1930-39, et 51,9 pour 1960-69. En réalité, il faut éviter de confondre la conception juridique et la conception ethnique: entre 1954 et 1964 en France, on relève 10,6% de mariages mixtes, mais un tiers sont en fait des mariages entre Italiens, Espagnols, etc... dont un des conjoints a la nationalité française. Le véritable critère d'assimilation est celui de la seconde génération. On peut

prendre le choix d'un prénom français, pour les Polonais en France, 44% des enfants de la deuxième génération portent un prénom français en 1935, 73% en 1945, 82% en 1955 et 98% en 1960. L'autre critère est celui de la langue d'origine: aux USA, en 1960, 2 300 000 italo-américains de la deuxième génération parlent italien, mais seulement 147 000 de la troisième. Autre critère: les études où on remarque souvent le succès et l'adoption exagérée des tics linguistiques régionaux.

Par contre, politiquement, les Français d'origine étrangère sympathisent avec la gauche, au point que le PC à Halluin a une assise sur les personnes d'origine italienne. Une hypothèse du nord-américain Don Dignan indique qu'avec les changements sociaux de 1789, il y a une ascension sociale de tous les groupes, d'où une baisse de la démographie et une augmentation des immigrés. Il note également que la présence de paysans étrangers a forcé les paysans français à adopter des techniques plus efficaces. En ce sens, le creuset et le mélange des ethnies ne seraient pas les USA mais la France.

L'hypothèse est intéressante, mais néglige le problème psychologique du désir de retour au pays des immigrés et l'impossibilité économique du pays d'origine à recevoir et intégrer les immigrés. On a, par voie de conséquence, des enclaves ethniques, dont les membres sont en France contre leur gré et attendent —comme toute diaspora— le retour à Jérusalem. Pour certains —troisième génération d'Arméniens en France—, c'est le terrorisme tout azimut pour obtenir une reconnaissance de l'Arménie; pour d'autres, c'est une adaptation réussie, avec des tentatives de départ vers la «patrie» plus rêvée que connue.

Là, d'ailleurs, les immigrés sont à la fois des frères et des presque capitalistes à exploiter (ce qui ne prêche pas à conséquence, puisqu'ils sont sensés être plein aux as), d'où une difficile ré-adaptation à la vie traditionnelle. C'est pourquoi, le plus souvent, les immigrés ne supportent plus ni la France (ou tout autre pays d'accueil) ni leur patrie de départ,

et la deuxième génération est dans le même cas (mais il y a toujours ceux qui veulent s'assimiler à 100%).

Avec «Octobre à Alger»<sup>2</sup>, Radio Beur<sup>3</sup> avait la possibilité indirecte de juger les événements et donc de se situer par rapport à l'immigration. Non seulement cela n'a pas été fait, mais en plus des pages d'intellectuels ont été rajoutées aux témoignages d'Algérie: Claude Roy, Vidal-Naquet, Jean Daniel, Henri Alleg. En soi, ils écrivent parfois des choses pertinentes, mais ils n'étaient pas à leur place, ils pontifient, pour faire vendre le bouquin aux non-beurs. Si on retranche leurs papiers —et les pages blanches de séparation—, on aboutit à peine à 116 pages de témoignages.

Par contre, ces pages sont importantes. Les causes de l'insurrection sont multiples: la pression de la misère; l'exemple de la lutte des Palestiniens dans les territoires occupés; le ras le bol contre la corruption; une manipulation de groupes de pression du FNL contre la couche au pouvoir (p. 65-66, 81,87). Par contre, les revendications sont clairement politiques, alors que l'étincelle provient d'une grève d'ouvriers: «Oui à la justice sociale; non à l'oppression; proclamez vos droits; halte à la tyrannie; oppression-corruption». Ce qui manque dans ces pages, par rapport aux témoignages que j'ai entendu à Radio-Beur, c'est la violence de l'armée et son désir de tuer, de mater, de corriger la jeunesse. Et les réactions entendues étaient qu'une classe dirigeante qui laisse tuer sa jeunesse est profondément anti-patriotique et creuse sa propre tombe. Mais d'autres réactions —nombreuses— étaient: «Ici, en France, nous sommes des étrangers. Mais chez nous, nous le sommes aussi.» (p. 106)

Le problème est, me semble-t-il, inhérent aux dictatures du tiers monde. Vu la démographie, l'oligarchie peut tuer des milliers de personnes pour consolider son pouvoir par la terreur: les exemples du Brésil et du Paraguay, sans compter l'Indonésie et le Nigéria, sont éloquentes. En Europe, il y eut des réactions identiques: France de la Commune, Espagne de Franco, URSS de Lénine et Staline... L'immigration devient alors une source de conservation de la pureté des valeurs niées par la corruption dans le pays. Mais toute immigration implique une modification de ces mêmes valeurs. Le problème est que cette modification n'est jamais avouée et défendue. C'est cependant une tâche nécessaire face aux intégrismes. Et on voit comment le courant Lefèvre-Le Pen peut être proche en pratique de Khomeyni. Comme dans toute situation terroriste, l'immigration est coincée entre la cécité venant du pays d'origine et l'irrationalisme xénophobe du pays d'accueil. Les immigrés ne peuvent surmonter cette contradiction qu'en conservant leur culture et en

suivant celle du pays industrialisé, démontrant ainsi la fausseté des totalitarismes chauvins. En ce sens, l'internationalisme commence là, car c'est le début d'un nouveau totalitarisme que d'exiger la disparition des origines au nom, par exemple, de l'espéranto. Les anarchistes makhnovistes et catalans avaient bien compris que le choix de la culture familiale est le premier pas vers l'émancipation sociale, économique et politique. Et Bakounine mettait sur le même plan le droit au divorce et le droit des régions à faire sécessions par rapport au(x) pays qui les réclame(nt).

*Frank Mintz*

1— Noiriél Gérard «Le creuset français. histoire de l'immigration XIX-XXème siècle» Seuil, 1988, 441 p., 160F.

2— Radio Beur «Octobre à Alger» Seuil, 1988, 166 p., 79 F.

3— Radio émettant en FM dans la région parisienne, «la crème des radios», et ne se cantonnant nullement dans l'évocation du milieu maghrébin. Néanmoins, les pubs sur les déménagements vers tous pays d'Afrique du Nord me gênent un peu, moins cependant que l'admirable pub à répétition d'une radio portugaise sur les avantages de pompes funèbres, avec employés portugais, pour rapatrier le corps au pays: le samedi après-midi, au milieu des variétés, c'est reposant.



# Une ville pour s'y perdre

## L'extraordinaire autogestion

Si l'autogestion ne devait être que la gestion à moindres frais du quotidien, elle n'offrirait qu'une perspective bien peu exaltante. C'est pourtant la version affadie qu'en offrent les politiciens, en particulier là où elle est doctrine officielle. Il s'agit alors de faire participer les «travailleurs» à un plan dont les orientations ont été définies d'en haut, en fonction d'intérêts supérieurs qui n'ont plus grand'chose à voir avec les êtres concrets qu'ils sont censés représenter. La vie quotidienne, les désirs, les aspirations, les doutes des gens sont alors subordonnés aux intérêts d'entités abstraites, patrie, parti, «travailleurs» en général.

S'il s'agit de gérer notre aliénation, autant laisser cette tâche à des spécialistes qui, avec l'aide éventuelle de l'informatique, l'accompliront de façon bien plus efficace et économique.

L'autogestion, telle que nous l'imaginons, a un tout autre impact, et une toute autre consistance. Lorsque nos camarades espagnols évoquent leurs souvenirs, on sent bien tout ce qu'ils ont vécu de passionnel. Il ne s'agissait pas de gérer aux moindres frais, en essayant seulement, de façon restrictive, de ne pas nuire aux intérêts des uns et des autres, mais d'explorer le lieu et la possibilité de multiples expériences et enrichissements. Il ne s'agit pas d'un moment pendant lequel la machine sociale fonctionnerait de manière plus juste et peut-être plus adaptée, mais de souvenirs inoubliables d'instant

anéantissement n'a rien de commun avec le déroulement banal et inéluctable d'une vie.

## Vie et existence

Notre vie, dans ses fondements, ne nous appartient pas: elle est déterminée par la date et le lieu de notre naissance, par l'influence que nous subissons de nos parents, de notre milieu social, du pays et de l'époque dans lesquels nous sommes nés. Elle est déterminée aussi par l'inéluctabilité de notre mort.

A l'inverse, notre existence nous appartient totalement. En effet, nous et nous seuls pouvons donner un sens à ces déterminations, pouvons les organiser de façon à faire de notre destin quelque chose d'unique et d'irréductible à tout autre. C'est nous qui choisissons d'être soumis ou révoltés, d'adhérer aux valeurs du système en place ou de les récuser, de trouver ou non notre plaisir dans l'art, etc. C'est nous qui choisissons de faire une rencontre possible d'un simple échange de regards, entièrement dû au hasard. Notre liberté, entière, c'est de choisir, parmi tous les possibles qui s'offrent à nous, ceux que nous vivrons réellement et ceux que nous rêverons seulement. Etre révolutionnaires ce n'est pas demander l'impossible (à qui, d'ailleurs?). L'impossible, par définition, ne pourra jamais être en nous que sous la forme du regret et de l'amertume. C'est au contraire prendre conscience de la multitude des possibles qui s'offrent à nous, que nous avons pris l'habitude de ne pas voir, et qu'il nous faut saisir et assumer.

Il y a en gros, deux manières de construire une existence. On peut le faire sur le mode de l'acquisition, de l'avoir. Il s'agit alors d'accumuler, tout au long de son existence, le plus de choses possibles, le plus de richesses, par exemple. Il s'agit d'avoir. Si ces acquisitions dépassent les possibilités individuelles d'utilisation, elles serviront de base à l'héritage. Notre sécurité et celle de nos enfants seront ainsi assurées, du moins est-ce le but.

Avoir, c'est aussi posséder et, entre autres, posséder autrui. Une société fondée sur la possession est forcément une société de pouvoir. Y compris dans les relations dites privées. «Je t'ai bien possédé», dit-on à quelqu'un de qui on a obtenu, par des moyens pas très clairs, ce qu'on voulait. Et l'homme, dans la Bible et dans une société marquée du sceau culturel capitaliste, possède la femme.

Mais l'existence peut aussi se construire sous le signe de la découverte. Découverte de soi, et découverte des autres, indissolublement liées. Découverte de connaissances, sources inépuisables de questions toujours renouvelées. Découverte du plus de connaissances et du plus d'autres possibles. Dans ce contexte, la possession est un obstacle à la découverte: plus j'ai acquis de choses dans le passé, plus je suis attaché à elles, et donc au passé qui leur est lié. Rencontrer les autres, c'est le contraire de les dominer et de les posséder. Pour nous enrichir à leur contact, il est nécessaire qu'ils soient le plus complètement possible libres. Aimer autrui, ce n'est pas plus le posséder, mais le vouloir

le plus heureux et le plus libre possible, parce que son bonheur et sa liberté sont des conditions à mon bonheur et à ma liberté.

Il s'agit en somme de vivre chaque instant comme le lieu d'un choix, d'une décision dont les implications nous entraîneront vers un inconnu parfois angoissant, mais aussi source d'exaltation et de plaisir.

Même si ces deux conceptions de l'existence coexistent en chacun d'entre nous, il faut bien reconnaître que fondamentalement elles sont absolument contradictoires et que l'une a un sens conservateur et l'autre, un sens révolutionnaire. D'un côté il s'agit de ramener toute expérience nouvelle à quelque chose de connu, de nier l'histoire, en tant qu'elle permet de vivre quelque chose de fondamentalement nouveau, d'irréductible au passé. De l'autre côté, au contraire, il s'agit d'être à l'affût de ce qui est fondamentalement nouveau (même lorsqu'il prend des apparences de « déjà vécu »), de tout ce qui peut interroger, sachant que les seules questions intéressantes sont celles dont la réponse n'est pas posée d'avance.

### Quelle ville?

J'aime la ville. Mais pas n'importe laquelle. Pas celle des rues bien propres, balisées et banalisées. Pas celle des commerçants et des flics. Celle-ci est celle de l'avoir et de l'accumulation. Elle offre la fausse sécurité des rues connues depuis l'enfance où l'on sait ne rencontrer aucun étranger, aucun imprévu, dont on sait qu'on ne sortira jamais, et que personne ni rien n'y rentrera jamais, sauf à se dépouiller de ce qui fait son originalité, son unicité.

Je n'aime pas la ville que nous proposent les candidats aux élections municipales. Ils la voudraient encore plus pratique, mieux balisée. Ils voudraient qu'en soit exclue toute possibilité de conflit et donc de rencontre. Lorsqu'ils parlent d'aventure, c'est pour lui délimiter un ter-

rain, avec des animateurs dedans. Ils voudraient « codifier l'incodifiable » afin d'en faire une marchandise que l'on puisse acquérir auprès des commerçants et expérimenter sous la surveillance des flics, dans des rues usées du cheminement machinal de ceux qui nous ont précédés.

La ville que j'aime, au contraire, me permettra des rencontres inimaginables. Ce sera, un jour ou tout de suite, un infini carrefour où de multiples voies inconnues s'offriront à moi. Autrui s'y découvrira réelle-

auront eux-mêmes découvertes, parce que, après tout, à nous aussi elles paraîtront bien intéressantes. Nous inventerons aussi pour chacun des lieux où réfugier sa solitude.

Nous n'irons pas simplement d'un point à l'autre, ce qui exige la présence de flics, surtout lorsqu'on est pressé. Nous explorerons des voies nouvelles, des regards inconnus, des amours inespérées. Il n'y aura pas besoin de commerçants non plus, puisque nous échangerons avec ceux que nous rencontrerons sur notre chemin.



ment, et non sous le masque conformiste que nous nous sommes tous contraints à porter. De cette rencontre naîtra la confrontation, voire le conflit et il nous faudra bien discuter, nous reconnaître, nous organiser, en somme, pour nous respecter. Et ce sera l'autogestion. Nous inventerons, ensemble, des voies nouvelles, inconnues, que nous n'aurons plus peur d'explorer, parce que nous serons accompagnés de la sympathie des autres, et non de leur méfiance ou de leurs peurs. Et nous les accompagnerons aussi sur les voies qu'ils

La ville, c'est le lieu de tous les possibles. La gérer, ce n'est pas la baliser ou la banaliser. C'est au contraire l'ouvrir à l'inconnu, à la rencontre, à l'histoire, en somme.

Je rêve d'une ville où me perdre. Parce que cette perte, qui serait celle des apparences, des routines, des faux-semblants, serait aussi la seule voie pour me trouver, ce que je ne peux faire que grâce aux autres, à l'imprévu qu'ils m'apportent ou m'aident à découvrir, avec leurs idées, leurs désirs, leurs amours.

Alain

# Thérapie inconsciente

**L'**écriture d'un article pour une presse libertaire est l'opportunité de faire l'état des lieux d'un sujet pour celui qui a la responsabilité d'écriture. L'esprit libertaire étant celui de la remise en cause, il faut penser un sujet, faire table rase, et, peut-être, tenter de recréer, de rétablir de nouvelles règles. Etant, hélas, dénué de tout sens éthique, je me limiterai ici à une esquisse de la situation du cinéma. Esquisse au sens le plus pictural du terme, puisque le cinéma est en voie transitive actuellement, en cours de redéfinition de son identité face aux nouveaux supports audio-visuels (d'ailleurs seulement nouveaux dans la conscience commune, puisqu'ils existent depuis des dizaines d'années), que sont video, images de synthèse et télévision. Trois images qui se sont créées parallèlement au septième art, longtemps seul produit monopolisant le marché de l'audiovisuel, et qui, maintenant, a la difficile tâche de se situer dans un monde encombré d'images, à l'évolution rapide, symptomatique de notre siècle.

Trois axes me semblent intéressants pour aborder le sujet du cinéma, axes choisis dans le domaine de la thématique: un cinéma politiquement ou idéologiquement engagé, un cinéma à la recherche du sens de l'existence humaine, et un cinéma travaillant la forme presque exclusivement.

Certes, quelques annexes sont omises dans cette amorce tripartite, comme le documentaire, ou le cinéma d'animation. Mais il me semble que toute recherche cinématographique amène à l'engagement ou à la recherche métaphysique. Sont oubliés encore tous les divers films de qualité médiocre qui se contentent de nous montrer des actions éparses et hétérogènes, dans le seul but de faire passer des images sur un écran au prix de bientôt 40F la place. Je me limiterai, donc à tenter de réfléchir sur trois corpus de films, et non pas sur trois genres cinématographiques différents. Rappelons-nous le mot de Godard: «Je ne fais pas des films, je fais du cinéma». Le metteur en scène parle ici de films qui englobent l'esprit de cet art: lan-

gage, pensée, émotion, spectacle. Un travail de Max Pécas est inclus dans le cinéma, mais est-ce un film, au sens godardien du terme? Aucune émotion, ni modification ou confortation de l'identité du spectateur. Le cinéma, un auteur, crée un public. Pécas, veuillez excuser mon acharnement, crée un instant pressé à ingurgiter des images, dans le seul but d'un momentané plaisir, et encore!

Donc, qu'advient-il du cinéma d'engagement, cinéma qui toujours existe, et qui semble devoir se perpétuer jusqu'à la fin de l'existence du cinéma? Prenons quelques exemples dans l'histoire: expressionnisme allemand et difficultés sociales, néo-réalisme italien et réalisme social (après une amorce pro-nazie), nouvelle vague et luttes idéologiques.

Cependant, actuellement, la relève est timidement prise: Costa-Gavras, Attenborough et autres chantres du bien-pensant cinématographique ne parviennent plus à remplir les salles comme auparavant. Quoique j'ai cité des exemples financièrement prolifiques, par la qualité des prestations offertes, ou les acrobaties amoureuses, ou de suspens incrustées dans le scénario, afin qu'un maximum de spectateurs trouve son bonheur! Il nous faut connaître ce fait: si jusqu'à il y a une dizaine d'années, le cinéma d'engagement parvenait à attirer les foules, il en est maintenant autrement. Bien sur, cinéma américain rime avec guerre du Vietnam, on associe toujours le cinéma espagnol et le post-franquisme, le cinéma latino-américain et la lutte contre les systèmes dictatoriaux, et le cinéma anglais au coup de pied dans la fourmillière Sud-Africaine. Mais, ces films qui faisaient courir les foules et discourir nos intellectuels, semblent voués à ne plus rameuter qu'une clientèle d'habités venus conforter leur opinion.

Car ne nous méprenons pas, si le cinéma est un fantastique support idéologique (Staline l'aura rapidement compris), il ne peut être qu'une goutte d'eau dans la flaque des opinions. Il ne fonde pas une personnalité, il la conforte ou la met en doute. Mais je ne pense pas que ce soit dans un quelconque sentiment d'inutilité qu'il faille

chercher la momentanée défaite du cinéma engagé. Ce serait plutôt dans la terrible «sanction» par le public de voir et revoir toujours les mêmes argumentes, les mêmes moyens, les mêmes dénouements. Et qui plus est de façon de plus en plus spectaculaire. Le bien-pensant en quête de clients a un côté racoleur et déplacé, qui contredit le sujet traité. La différence entre le fond et la forme est trop paradoxale pour être admise; un cliché: se faire de l'argent sur l'hémoglobine. Le Ghandi d'Attenborough, quoique plein d'une touchante naïveté et dont le succès fut retentissant, me fait tristement penser à un remake de «Cléopâtre» de Mankiewicz, avec Elisabeth Taylor. Autant payer des blondes pulpeuses, habillées de rose et noir fluorescent sur roller-skate, pour assurer la promotion de «Thérèse». De plus, dans une société occidentale, où une crise économique s'abat sur le pouvoir d'achat pour priver la vie familiale de vacances de neige, de téléviseurs à écrans plats et coins carrés, dans une société où les désirs de biens matériels sont prônés, la vie des Arabes, des Nègres, ou des Argentines passe pour quelque peu secondaire. Si ce n'est quand elle vient pimenter le dîner familial de quelques émotions fortes et vite oubliées, par l'intermédiaire des informations télévisées. D'autant que notre société est l'une de celles qui respectent le plus les droits de l'homme.

Le cinéma d'engagement perd son public, parce que ce public a des préoccupations dirigées vers d'autres domaines que l'éthique. Publicité oblige!

Pourquoi alors, un cinéma qui se penche sur la conscience humaine parvient-il à acquérir une audience de plus en plus forte et surtout intéressée? Le «road-movie» en est la meilleure illustration, toute considération esthétique mise à part. Voir des personnages en quête de leur identité capte de plus en plus l'intérêt du spectateur, et la production augmentant de ce genre cinématographique nous le confirme. Egocentrisme poussé?

Des «rites du désir» à «Jeelen», en passant par «les Cannibales», la métaphysique et les recherches de l'humanité sur elle-même sont de plus en plus couvertes et connues sur

les écrans. Toute une catégorie du public se passionne pour l'égo en prise sur les turpitudes d'une existence mal vécue, pour la recherche de forces suprêmes, la volonté de trouver un sens à l'existence.

Nous tombons sur un cinéma « existentieliste » qui, paradoxalement évacue le problème de l'existence et se penche sur des instants de vie des personnages devant lesquels ils n'ont plus à penser à la vie matérielle, mais à des questions psychologiques et métaphysiques. Un cinéma « conceptuel », qui ainsi devient cinéma poétique. Poésie qui se trouve plus dans l'acte de recherche que dans la forme utilisée. Car dès que le réalisateur s'attache à filmer l'infilmable, le résultat devient poésie: le sujet semble ancré dans le genre, Bresson et Pasolini comme exemples du passé, le confirment.

Il se peut aussi que, si le public s'intéresse à ces égarements filmés, c'est que, dans un monde qui laisse de moins en moins de place à la pensée, comme le rappelle Finkielkraut, la réflexion pré-produite du cinéma est bien accueillie. Et celle de ce type de cinéma interpelle en plus notre vieille tradition d'individualisme: je peux voir mes problèmes écran. Wenders nous offrirait donc une névrose déclanchée, vécue et assumée en trois heures de projection. Ce qui équivaut alors à dire que le cinéma devient une thérapie inconsciente, thérapie qui s'exécute en confirmant une maladie sociale: la défaite de la pensée. Du « cogito ergo sum » bien appris, nous avons glissé vers le « consummo ergo sum ». Le cinéma en quête métaphysique nous rappelle notre humanité. Ce qui n'est pas pour déplaire. Il s'oppose ainsi à la troisième forme cinématographique en vogue, que je veux nommer en cette occasion la « vague bleue », ou « blue stream » pour que la connotation soit encore plus évidente et afin que vous ne confondiez pas avec un décapant pour w.c. Je veux parler de l'école Besson, Bénex, etc... Je me souviens d'un mot d'Ella Maillart: « Nous sommes ce que nous pensons ». Ce cinéma là, c'est le pur produit de notre société. Enfantés par des fabricants de publicité, il consiste en une pseudo recherche formelle, sur un sujet si étriqué que l'on se demande encore comment ils peuvent en faire des films de deux heures, et en plus rallongés.

Le phénomène « Dior » est un phénomène dangereux. Dangereux parce qu'il utilise l'une des instances les plus insipides de notre société: la publicité, et la prône en tant qu'art et règle graphique. Dans une société où la connaissance est délaissée au profit du rendement économique, où la mise en scène du quotidien est assurée par des politiciens, des médias etc, ce cinéma qui s'attache à être beau, distractif, mais en plus intelligent, est la pire des duperies.

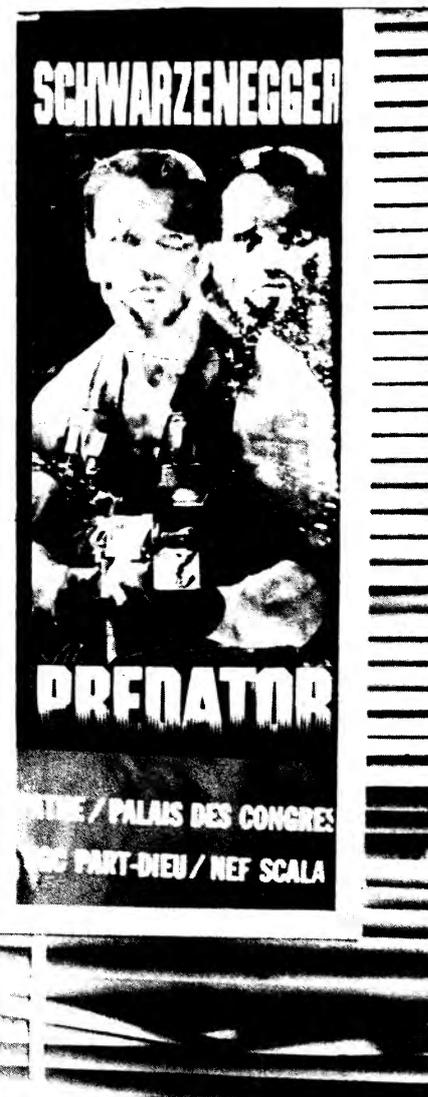
Nous avons à faire à de la masturbation pure. On fait pour un public acquis d'avance, de la publicité à rallonge, softisée afin d'être supportable, car on sait le spectateur consommateur obligé du matraquage publicitaire. Ce cinéma profite d'un besoin créé pour attirer le public. Besoin de formalisme, de rapidité et de fausseté que l'on s'acharne à vouloir faire passer pour la réalité. C'est pour cela que ces grandes publicités ne sont pas des films au sens godardien. De près ou de loin, du néo-réalisme au surréalisme, l'essence du cinéma se trouve dans la reproduction d'une réalité, commune ou individuelle dans sa perception, par le regard d'un ou de plusieurs artistes. Ici nous avons des gens qui regardent le monde, voient ce qui « marche », et le reproduisent sous forme d'un dit-spectacle. Comme l'ont fait les cinéastes de propagande fascistes: répondre à une opinion commune. L'art ne doit pas répondre à une attente, il doit être un révélateur. Trente ans de pouvoir des Borgia ont vu Léonard de Vinci et Michel-Ange, cinq cent ans de prospérité suisse ont amené l'aseptisation créatrice. Car l'artiste n'a de raison d'être qu'en opposition à un malaise. Or la « blue stream » ignore ce malaise et va jusqu'à

construire sa raison d'être en accord avec lui. Cependant, et hélas, elle remplit les salles et fait vivre l'industrie cinématographique. C'est là que se pose un problème que je ne développerai pas ici, mais l'argent, au cinéma, est-il un élément moteur ou pervers? La réponse est en balancement. En l'occurrence, la perversion n'est pas une constatation déplacée.

Voilà traité, certes superficiellement, un point de vue sur le cinéma actuel. Cinéma qui boite, qui court, qui nous laisse perplexe parce que dans une situation indécise lui-même. On pleure sa mort, et le voilà ressuscitant. Le 7ème art n'a pas encore atteint un siècle d'existence, qu'on l'enterre déjà. Les professionnels paniquent, crise et angoisse sont de mise. Herman Hesse donne peut-être une réponse à cette désespérante crise: « Le désespoir est le résultat de tout effort sérieux pour mettre sa vie en harmonie avec la vertu, avec la justice, avec la raison, tout en répondant à ses exigences. Les enfants vivent en deça du désespoir, les adultes au delà » \*. Peut-être le cinéma est-il encore adolescent...

P.G.B.

\*in Voyage en Orient.



# PROPOS AFFRANCHIS

Deux choses me remplissent  
d'horreur:  
le bourreau en moi et la  
hache au-dessus de moi.  
Stig Dagerman

**J**e n'ai pas mis mon grain de sel par courrier pour l'AG, envie, puis non, puis flemme... Ah! Tout de même... Bon tout ça c'est une histoire d'affectif, pour vous, pour nous... Ce journal a-t-il son utilité? Comme disent les lettres... Si vous en avez ras-le-bol... arrêtez, c'est con mais c'est vous qui faites ce journal! C'est à vous de prendre la décision. Mais z'êtes pas capables parce que cela fait trop longtemps, c'est un peu de votre sang-sueur qui coule dans les pages, de votre humeur (disposition affective qui donne à nos états d'âme une tonalité agréable ou désagréable)... ceci dit en écoutant Carulli (1770-1841), il avait 19 ans en 89. Bon, donc pour vous aider à stopper le journal, je me réabonne, c'est affectif je vous dis! C'est comme la couverture, c'est ta fille Mimmo? Elle est belle... belle... Tiens, presque autant que la mienne, parce que tous les enfants sont beaux, non! Mais le mot désir accolé à Révolutions. Ah non! Les révolutions et le ça ira... Le texte de Kropotkine confirme, c'est toujours le peuple qui fait la révolution et il est le cocu, en 89, puis quelques années après avec la guillotine dont 71% du tiers-état a fait les frais, contre 20% de la noblesse et 9% du clergé, ce qui ne veut pas dire en plus qu'ils étaient plus salauds que les autres. La Révolution, je les vois d'ici, les foules, celles des pogroms, celles qui rasent les collabos (ou pseudo!), je fais la foule... Qu'elle soit révolutionnaire ou réactionnaire, un flic sommeille en chacun de nous! disait JM Tenneberg, méfiance...

Peut-être un autre mot, moins entaché de sang, pour dire nos rêves et notre volonté d'un autre monde, un mot qui ne sente pas le coucufage de l'histoire, comme disait Bobby Lapointe... D'ailleurs couper des têtes, disait-il, ça m'embête, c'est un truc idiot, ça salit mon billot...

Bon, donc ce journal, il est pas gai, mais sommes-nous gais? Bof! Le MOI-JEU de Christophe, oui, le texte d'Alain, oui, j'aime la phrase de Kierkegaard, mais c'est une phrase d'impuissant qui se rassure, ou d'éjaculateur précoce... Ça sent le temple... Cette phrase me plaît parce qu'elle me gêne, me dérange, parce qu'elle me plaît, nous y'lla dans les nœuds de la psychiatrie...

L'écoféminisme, oh, dieu que ce texte est chiant! Que de pages pour ne rien dire qu'on ne sache déjà... Et Martial qui végétarise sans méchanceté aucune, Hitler était végétarien, ce qui ne veut pas dire... Mais l'histoire «Thoreau»

du papillon que l'on devrait être si l'on ne mangeait plus de viande... Hum! Hum! D'abord Thoreau ne connaissait pas le cassoulet de Castelnaudary! ensuite tout ce qui est à tendance ligne dure, pas de viande! pas de vin! pas de cigarette! pas de voiture! pas de télé! pas d'IRL! la couverture n'est pas en papier recyclé! Je suis écolo mais contre l'écologie obligatoire de cette écologie qui fait fuir tant de monde, à cause de ces gens tristes et maigres, dont la joie de vivre dans un monde pur et beau rappelait les militants de Jésus dont le fait de voir qu'ils ont trouvé la voie, devrait amener les foules à eux! Ils ont en fait l'air plus cinglé et plus malheureux que la moyenne! Ceci dit, on essaie de manger moins de viande, moins de saloperies, de ne pas fumer, de respecter notre environnement, etc...

Je suis contre l'élevage en batterie, pour le respect des animaux, et quand j'attache mon chien, ça me fait chier, mais il est un peu agressif, comme moi et je ne veux pas qu'il morde quelqu'un, le facteur, tient pas exemple! Et comme ce n'est tout de même qu'un animal, je ne peux pas le raisonner! (maintenant j'écoute Henri Texier Quartet) et puis le consensus chez les anars contre les racistes et les sexistes... Ah bon! Il me semble qu'il n'y a pas si longtemps, une petite polémique sur une couverture de revue un peu cul et nul... Des débats et même quelques violences il y a quelques années à la FA sur le féminisme... Proudhon... L'homme et la femme peuvent être égaux, ils n'en sont pas moins différents... une simple lapalissade. Et Bakounine et son anti-sémitisme, et on pourrait peut-être aller voir du côté de Chomsky dont tout chez lui est loin d'être clair avec petit rappel qui ne plaît pas, je sais, son texte pour Faurisson dont je maintiens que lorsqu'il dit qu'il l'a écrit sans savoir qui était Faurisson, c'est un mensonge! Et le frère de Cohn-Bendit et son texte dans Intolérable-Intolérance au côté de Delcroix du GRECE, de Vincent Monteil! Editions de la Différence, mais J.E Hallier éditeur!!!!

Et Mintz commence à me paraître louche, parce que vive l'OLP! Je comprends que les anars italiens protestent et il fait dans le mélange des genres... L'Etat israélien est pervers, donc tous les israéliens aussi!... Ainsi les anars israéliens sont louches, les colombes vendent des armes et les Juifs se serrent les coudes, n'est-ce pas... Même Arturo Schwartz, Ah la la!... Monsieur Mintz veut-il que si l'on est d'accord pour fustiger le GOUVERNEMENT d'Israël on doit aussi crier: «VIVE L'OLP!», que s'il est vrai que des soldats israéliens travaillent en Afrique du Sud, voir le livre de P. Haski «l'Afrique Blanche», tous les Israéliens ne sont pas d'accord, ou alors lorsque le gouvernement français travaille avec l'Afrique du Sud, ou envoie des chars anti-émeute en Argentine, les français sont tous d'accord!!!

Alors le consensus... Les anars ne lavent pas plus blanc!

Finissons la lecture, l'Algérie, oui, plus d'infos même...

Kanaky, bonjour la langue de bois... L'histoire de la libération... je ne vois pas très bien, moi, je suis content d'avoir voté OUI, et c'est très clair pour moi, uniquement pour que les Canaques sortent de prison... Le reste, faudrait être naïfs ou idiots! C'est blabla ce texte...

Bon, je me suis foulé tout de même, en plus avec la machine et 2 doigts, et c'est pas évident, mais lisible... Tout n'est pas dit, mais il faudrait plus de poésie encore, est-ce que vous connaissez les «Je me souviens» de Perec? On pourrait tenter, le principe c'est un je me souviens personnel mais commun à tous (et toutes pour les copines) et donc qui entraîne les autres vers leurs propres souvenirs, etc... Je me souviens des bonbons à un centime, je me souviens du disque sur 68 de Papatassiou et

de la chanson: «Jouissons sans entrave, baisons sans carotte», je me souviens du premier gala de Libération sous chapiteau et de l'engueulade sur le fait que Libé ne passait pas d'infos sur l'Espagne, et de Béranger, Ferré... Je me souviens du gala contre la peine de mort, au palais des sports à Paris, et de Nicoletta qui a chanté, pendant que la moitié de la salle imitait le bruit des mitraillettes, de Nougaro, Ferré, Régiani et Brassens...

Je me souviens du feuillon les copains d'abord, le me souviens de la séance de cinéma à l'école où il était question d'un petit âne battu qui nous faisait pleurer et du cacolac. Je me souviens de la censure de Hara-Kiri pour la mort de De Gaulle, «Bal tragique à Colombey, un mort»... Etc... Si ça vous tente.

Bien amicalement, Michel

## CONTRE L'ENFANTEMENT

**E**nfanter est un acte autoritaire par essence, personne n'ayant choisi de naître. Invoquer le choix de l'enfant qui pourra, s'il le veut, se suicider par la suite, revient à lui faire assumer une décision à laquelle il n'a pas pris part. La vie est imposée. Chez les humains elle est imposée par des géniteurs ou insouciants, ou abusifs, qui ne prennent en compte que leurs intérêts égoïstes, ou matériels. Il est difficile alors de parler de reconnaissance de l'enfant. Ou bien les géniteurs se retranchent derrière les dogmes religieux, prétendant faire passer l'appel à la vie pour grâce divine.

La vie est source de souffrance, auxquelles aucun être vivant, humain ou animal, ou même végétal, ne peut échapper. Toute vie étant d'avance condamnée à la mort, considérée calamité suprême par tous, l'engendrement humain doit logiquement être assimilé à un meurtre. Meurtre différé.

Les humains ont la faculté de libre arbitre, ils peuvent agir ou s'abstenir. Ceux et celles qui font surgir la vie portent donc la responsabilité pleine et entière de toutes les souffrances qui ne manqueront pas d'accabler leur descendance. L'accident est plus dû à l'inconscience qu'au manque de contraceptions, qui sont disponibles en France depuis des années.

Martial



(Ben eild de R. Anwey, dessin de bucheron)



**EDUQUONS A LA VIE**

# EDUQUONS A LA VIE

**J**e dirais d'emblée qu'éduquer est de l'ordre du poétique. J'entends par là une recherche continuelle des libertés. Il y a donc nécessité de redéfinir les priorités de l'éducation pour ne pas tomber dans le piège de ce que nous appellons pudiquement : la réalité.

La réalité que nous, adultes, nommons économique et qui passe d'abord par des critères de production et de consommation.

Nous avons décidé, il y a bien longtemps que la liberté était dépendante de l'argent et toutes nos politiques sont prisonnières de ce choix.

A partir de ce concept nous obéissons à des lois et essayer d'y échapper sans faire une révolution est un leurre.

L'éducation est donc devenue un rouage du processus d'aliénation à l'argent et aux pouvoirs qui se le partagent!

La famille et l'école qui sont les deux principales sources de l'éducatif sont également de toute évidence les otages du politique.

De plus en plus éloignés de l'égalité et de la fraternité, nous pataugeons dans la sélection, la jungle et l'insatisfaction. Nous avons les jeunes que nous avons « fabriqués ».

Gentils certes et apparemment tolérants mais de plus en plus favorables « au chacun pour soi ».

Il est bon de respecter l'autre mais... en l'écrasant! Le mal a agi en profondeur.

Le terme à la mode c'est l'autonomie. Mais il ne s'agit pas essentiellement d'une autonomie liée à un mode d'être mais à celui d'avoir. Il paraîtrait qu'est autonome celui qui possède.

Nous sommes ainsi dans une logique de pouvoir qui est une des caractéristiques de notre société.

Tout le reste sont des parlottes de salon, de ministères, de paroisses...

Alors que faire face à un tel héritage? Comment réagir pour ne pas tomber dans le même piège? Y a-t-il possibilité d'une éducation libertaire?

La nécessité est de l'ordre du renversement des valeurs. Il ne s'agit plus d'éduquer à l'obéissance et d'après un modèle. Mais de donner aux jeunes tous les moyens afin qu'ils puissent agir leurs désirs et leurs capacités.

Par exemple: il est interdit d'être le plus fort.

Le meilleur est celui qui partage.  
Donner plus que recevoir.

Faire un peu, beaucoup, passionnément les cons pour qu'il y ait amorce d'un changement dans les comportements.

Là, nous sommes certainement dans une sorte d'utopie, apparemment proche de l'idiotie.

Nous n'avons pas beaucoup de solutions pour nous sortir du cercle vicieux qui lui est devenu planétaire! Je veux dire que dans l'état où nous en sommes arrivés, soit on s'arrête et on réfléchit sérieusement dans une sorte d'Etats Généraux de l'éducation, soit on s'enfoncé complètement jusqu'à la fin de notre civilisation.

Complètement dingue, allez-vous me rétorquer.

C'est que le danger est encore plus grave que la pire des situations catastrophiques!

Après deux siècles d'embourgeoisement à gogo la réussite de l'éducation est liée à la réussite du fric.

Le tout agrémenté de « jeux de la fortune » et autres feuillets où les meilleurs ont les dents longues!

Ça suffit, bordel; ça suffit d'être aussi médiocres: réagissons!

Et d'abord pensons CREATIVITE. Eduquons à la vie, à la rencontre, à l'amour. Eduquons à la fraternité.

Les lieux-de-vie sont dans cette voie depuis longtemps; il est vrai qu'ils ne sont guère à la mode et que l'administration cherche à les agréer pour qu'ils rentrent dans le moule institutionnel et qu'ils produisent au mieux de l'assistanat et de la récupération.

Qu'à cela ne tienne! Nous tenons le coup et nos micro-structures n'ont plus rien à prouver.

Mais il est de toute urgence de nous soutenir.

Les exclus en tout genre mis en situation d'écoute, d'identité, sont capables d'évolution époustouflante.

Imaginez le boum, si nous mettions les jeunes dits normaux dans la même dynamique.

Si nous les faisons grandir dans des lieux-de-vie, de partage, de création.

Pour arriver à quelques résultats il faut tout d'abord foutre en l'air dans nos têtes cette certitude que prime le rendement, l'économique.

Ce qui prime, se sont nos relations et notre bonheur d'être, non pas la nécessité d'avoir.

Ce travail de fond doit être accompli, par nous qui nous affirmons libertaires; dans nos familles, avec nos enfants, à notre boulot.

Même si nous sommes très minoritaires.

Il ne faut pas se décourager. Croyez-vous qu'il a été simple pour nous de continuer le CORAL après ce cyclone répressif de 1982? Et pourtant nous sommes plus présents que jamais et notre manière d'agir est maintenant reconnue par ceux qui souhaitaient notre destruction.

Il est vrai qu'ils ont atteint la dynamique du mouvement et que nombreux sont ceux qui ont craqué mais l'essentiel de notre agir est resté intact.

Nous sommes effectivement responsables de l'éducation que nous transmettons.

Ce n'est pas si difficile que ce qu'on veut croire.

Nous n'avons pas à démissionner face aux pouvoirs, aux églises et aux écoles.

La plus grande lutte est contre la croyance que de toute façon nous sommes impuissants.

C'est faux et d'autant plus faux que nous avons su gagner bien des batailles.

La faillite de ce siècle est de l'ordre de l'éducatif. Les bourgeois ont réussi à imposer les notions de profit et de possession. Ils ont programmé la liberté de l'avoir.

A nous de revaloriser la liberté de l'être.

Claude Sigala



# LA LIBERTE EN TANT QUE PRINCIPE

Interview de Heribert Baumann  
(Août 1988, Peter Peterson)

**H**eribert Baumann, 1944, docteur en philosophie, conseiller académique à l'université de Oldenburg dans le domaine de recherche "Théorie et pratique de l'école"; travaux : Baumann, Klemm, Rosenthal, "Rapport sur la pédagogie anarchiste", tome 1, Histoire et perspective de la pédagogie anarchiste, Grafenau, 1985 (p. 111-119); Baumann, Klemm, Rapport de travail sur la pédagogie, in L'Anarchisme et l'école, tome 2, Grafenau 1988.

**Heribert Baumann :** Je déteste la pédagogie! Car je l'ai vécue jusqu'à présent en tant qu'écolier et étudiant, mais aussi en tant que professeur, comme quelque chose d'opresseur. Bien que l'on comprenne sous le terme de pédagogie une libération plutôt qu'une oppression, je n'ai jamais ressenti la pédagogie dans mon propre corps comme une libération.

**Trafik :** Et pourtant, tu es confronté depuis bientôt vingt ans avec les conceptions de la pédagogie libertaire, tant du point de vue théorique que du point de vue pratique. Qu'est-ce qui te motive et te fascine là-dedans?

**H. B. :** L'histoire de la pédagogie prouve de toutes parts que malgré sa prétention à vouloir faire quelque chose de bon pour les enfants, la pédagogie a toujours signifié une oppression et jamais une libération. La fascination de s'occuper de la liberté était en même temps liée pour

moi à la motivation d'analyser les différentes orientations de la pédagogie en ce sens. Ainsi, je suis tombé sur une tendance de la pédagogie, qui, transcrite dans le concept de "pédagogie libertaire", essaie de mettre en valeur les éléments non-oppresseurs. Dans la pédagogie, je cherche les éléments libérateurs. D'une part, il y a donc la fascination de constater que la pédagogie définit une libération et pratique une oppression et, d'autre part, il y a la motivation de trouver pourquoi il en est ainsi.

**T. :** Comment définirais-tu le concept de pédagogie libertaire - par démarcation également vis-à-vis des concepts anti-autoritaire, socialiste-marxiste et anti-pédagogiques? Est-il finalement possible de définir des positions libertaires dans les lignes de la tradition originale dans l'ensemble de la pédagogie?

**H.B. :** La pédagogie libertaire se démarque avant tout des autres orientations par le fait qu'elle essaie de discuter et d'être consciente des idéologies respectives qui sous-tendent les tendances correspondantes. Car la pédagogie libertaire ne connaît aucun dogme. Une ligne de tradition originale se laisse définir dans la seule mesure où les pédagogues libertaires, chacun à sa période respective, ont aspiré à se confronter avec les exigences de pouvoir des dirigeants et à se défendre d'eux. La différence avec la pédagogie socialiste-marxiste réside en cela que les marxistes pensent savoir qu'ils poursuivent un objectif évident, dans le sens duquel ils éduquent leurs enfants, et un bon marxiste est justement celui qui

éduque son enfant d'une façon marxiste. En revanche, dans la pédagogie libertaire, il n'y a aucune exigence de définir comment un libertaire doit être, mais il s'agit pour l'essentiel de donner à l'enfant les possibilités de se trouver lui-même, donc sa propre identité, dans le champ social dans lequel il grandit. Ici les pédagogues de l'objectif et les idéologues de la pédagogie objectent : mais que se passe-t-il si l'enfant devient un fasciste? Il est en fait assez aisé de répondre à cette question. Si, de l'identité dans laquelle les libertaires vivent, aiment, habitent, travaillent,... des enfants se reconnaissent dans le fascisme, alors il y a certainement quelque chose qui cloche dans cette identité, ce qui ne peut être empêché par l'éducation. C'est pour quoi il est à mon avis et avant toute chose très très important que la propre identité libertaire soit vécue, aussi à l'extérieur, et en ce sens, la pédagogie libertaire est en fait une propagande par le fait. Donc transmettre aux hommes et aussi aux enfants avec lesquels je vis comment je me place par rapport à la société, par rapport à l'Etat et au Capital, et par rapport à mes contemporains, plutôt que de poursuivre une éducation présumée idéale. Par rapport aux anti-autoritaires, la différence réside dans le caractère éminemment bourgeois de leur éducation, c'est-à-dire dans le principe du laisser-faire, qui veut laisser grandir et profiter, ce que défendait déjà Pestalozzi. Cela ne peut donc en aucun cas être confondu avec la propagande de fait, qui a bien l'exigence de faire quelque chose plutôt que de ne rien





faire. La différence est beaucoup plus difficile à faire avec les anti-pédagogues, parce qu'il n'est jamais bien clair s'il veulent la même chose que les anti-autoritaires, à savoir de reconnaître le caractère oppresseur d'une pédagogie et de dire : il n'y a aucune éducation qui ne soit une éducation. Les anti-pédagogues eux-mêmes n'ont en fait apporté aucune contribution propre à l'identité de l'homme et à la révolution de la société, ce qui les distingue très nettement des anarchistes. Les anarchistes vivent et se défendent dans cette société et font participer leurs enfants à ce combat. Les anti-pédagogues n'ont aucune pratique spécifique en ce qui concerne l'évolution sociale, le processus révolutionnaire, en tout cas, je n'en vois pas pour l'instant.

T. : Une compréhension beaucoup plus globale de l'éducation et de la formation libérale ne serait-elle pas nécessaire justement dans l'optique d'une transformation libertaire de la société?

*la liberté et la pédagogie sont trop contradictoires*

H. B. : Il est bien évident qu'il devrait y avoir une compréhension plus globale de l'éducation et de la formation libérale, je dirais même de l'évolution libérale, d'autant plus que la séparation entre la formation et l'éducation est également une séparation délibérée : on ne peut pas séparer l'éducation de la formation ou la formation de l'éducation. Ou bien j'aide un homme à se former et cela a une valeur éducative, ou bien je laisse tomber. Mais je ne peux pas dire : ici, je fais de la formation et

là, je fais de l'éducation. C'est en cela que l'éducation libertaire est plus globale et comprend, au-delà de l'éducation et de la formation et pour l'essentiel aussi, le développement personnel et social. Dans ces circonstances, je dois encore insister sur le fait que le concept de pédagogie libertaire est très malheureux, car la liberté et la pédagogie sont trop contradictoires, exactement comme le feu et l'eau. Il est exclusivement un mauvais succédané pour d'autres concepts manquants. Il ne sert en fait qu'à une communication approximative et dès qu'on le prononce, on se doit de le remettre en question immédiatement.

T. : Quelles raisons te semblent-elles déterminantes pour le fait que les libertaires allemands se placent toujours en marge avec les aspects et conceptions théoriques de la pédagogie libertaire, autrefois comme aujourd'hui?

H. B. : D'après moi, il y a tout d'abord deux raisons : une historique car, quand les libertaires allemands se sont engagés dans les combats sociaux, ils avaient évidemment bien d'autres choses à faire que de définir leur pédagogie ; la deuxième raison est d'ordre théorique, car les libertaires allemands n'avaient pas, comme d'autres pays, affaire à une pédagogie d'Etat ou religieuse, qui était répressive, comme par exemple en Espagne. Les pédagogues allemands, même les réactionnaires, sont toujours parvenus à expliquer à l'humanité qu'ils ne voulaient que le bien des enfants. Certes les libertaires élevèrent de sérieux doutes à ce sujet mais vu que la priorité était accordée aux combats sociaux et politiques, il n'y avait pas pour eux de nécessités à s'engager dans le combat pédagogique. La pédagogie n'était donc pour eux qu'une scène secondaire. En revanche, la conviction se développa en Espagne que l'on pouvait faire des enfants des hommes meilleurs, des révolutionnaires, grâce à une éducation extérieure au carcan religieux, qui n'a jamais été aussi fort en Allemagne qu'en Espagne. Les périodes historiques et particu-

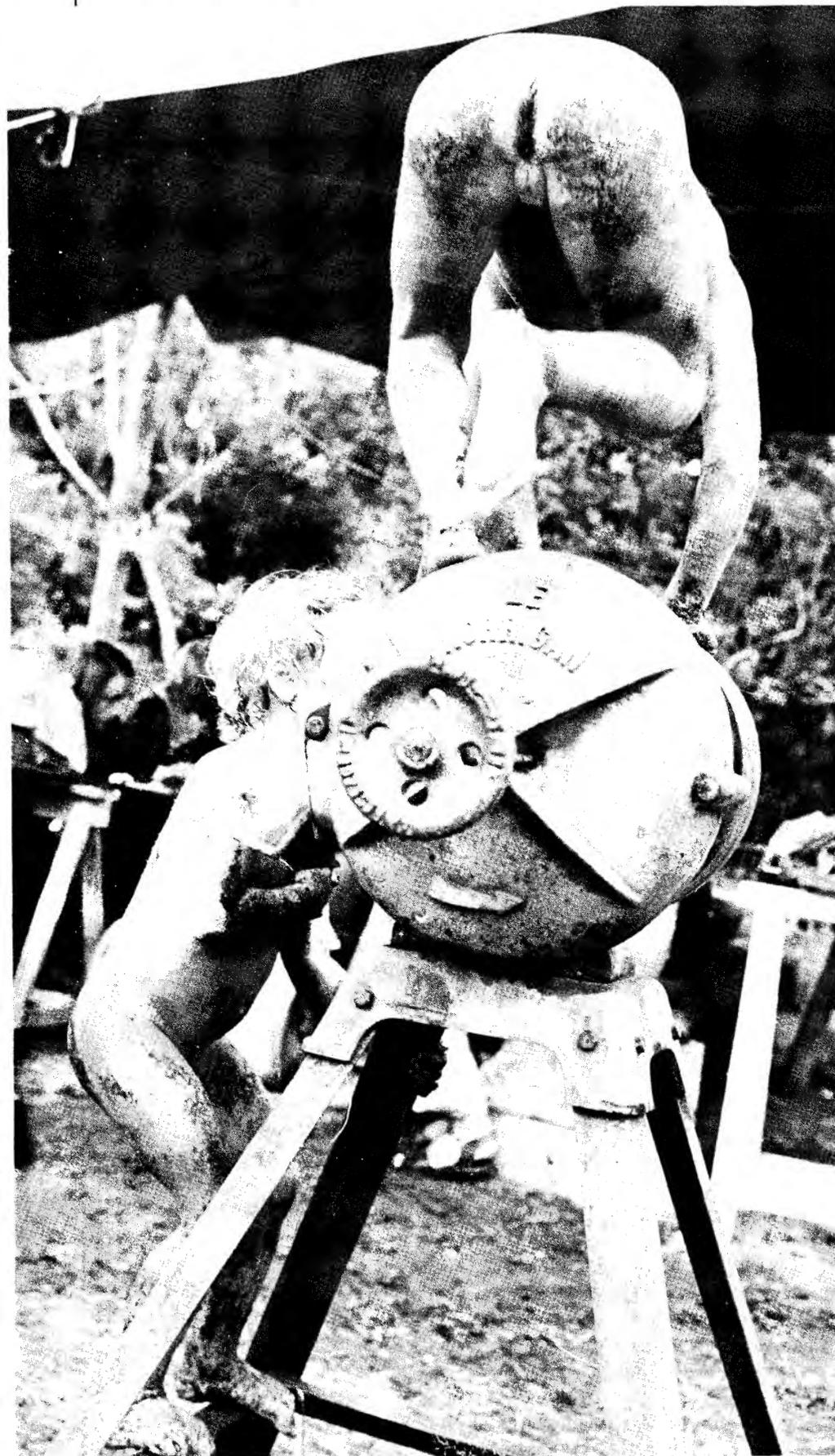
larités régionales respectives ont donc mené au fait que les orientations de développement sur le plan pédagogique n'ont pas pris une forme très marquée dans l'anarchisme allemand.

T. : Le nombre même des expériences et projets pratiques de la pédagogie libertaire a été et est encore aujourd'hui très limité ; cela n'a pas dépendu et ne dépend certainement pas des conditions sociales et étatiques?

H. B. : A mon avis on ne peut pas expliquer le petit nombre des expériences et projets pratiques par des conditions sociales et des restrictions étatiques. Au contraire, cela vient du mouvement lui-même qui s'est imposé des limites et s'est donné d'autres priorités. Pendant la république de Weimar, par exemple, on doit constater que, à l'époque où Ernst Friedrich agissait, il y avait d'autres mouvements progressistes de jeunes et d'enfants et les différences entre les groupes d'Ernst Friedrich et ceux des "Oiseaux Migrateurs" n'étaient pas si évidentes pour les enfants et leurs parents. Ce qui était bien plus important pour les enfants et leurs parents, c'était de sortir de la ville, d'aller dans la nature et de pouvoir bouger librement. Savoir ensuite s'ils suivaient Ernst Friedrich, les communistes ou les sociaux-démocrates, cela était bien égal aux parents ouvriers. Même des travailleurs qui étaient organisés dans des syndicats envoyaient leurs enfants chez les "Oiseaux Migrateurs" ou les "Amis de la Nature", les différences politiques n'étaient pas si grandes et c'est pourquoi on ne ressentait pas la nécessité de mettre en place ses propres structures de formation et d'éducation.

T. : L'école se trouve actuellement presque toujours au centre des discussions sur la pédagogie libertaire. Quelle perspectives offrent une pensée et une action libertaires dans tous les domaines de l'éducation et de la formation des enfants, des jeunes et des adultes, par exemple dans la pédagogie des médias et dans la formation politique?

*Englober l'ensemble du quotidien.*



**H. B. :** Il est vraiment très regrettable que ce soit l'école qui se trouve au centre des discussions sur la pédagogie libertaire. Cette tendance de la pensée et de l'action libertaire actuelle à vouloir s'occuper de l'institution Ecole est une restriction totale et, d'après moi, aussi une façon de voir tout-à-fait dépassée au vu de l'évolution sociale. Bien sûr, le souhait des adultes libertaires est de comprendre, et de soustraire leurs enfants à l'influence de l'Eglise et de l'Etat, et de les élever dans une communauté libre, mais ce souhait ne peut être délégué à une institution ; bien au contraire, il doit être mis en œuvre sur tous les plans sociaux. Si, de tels combats, naissent des écoles libres, alors elles doivent évidemment être saluées et soutenues. Or la plupart des écoles libres ont été créées par des compagnes et des compagnons qui étaient au chômage ou frappés d'un interdit professionnel, ou qui ne voyaient aucune possibilité de travail dans l'école publique. Ils développèrent donc avec des parents et des enfants semblablement disposés des écoles libres. Mais cela ne doit être qu'un des aspects de la pensée et de l'action libertaire. D'autre part, tous ceux qui pensent et qui agissent dans ce sens, doivent élargir la base de telles initiatives institutionnelles, car l'évolution ne doit pas se limiter à l'école et même pas à la séparation entre les enfants, les jeunes et les adultes, ou à la séparation entre les hommes et les femmes. Cette évolution doit être plus globale encore, elle doit englober l'ensemble du quotidien, et les rapports humains en général : le sport, l'art, la culture, et bien d'autres choses encore. Je pense que rien ne doit nous arrêter. Je ne peux donc par conséquent rapporter le concept d'une évolution libérale ni à la seule insti-





tution, ni à un âge ou à un sexe. Je dois pénétrer la vie toute entière. D'autant plus que la tentative, de n'institutionnaliser que cette partie s'est très vite heurtée à ses propres limites quand, sur la base de la législation scolaire, on a été prié de présenter une échelle de comparaison avec les écoles publiques afin d'autoriser ces écoles libres à exercer. Or si cette évolution est renforcée, alors le mouvement se trouvera dans un double dilemme : d'une part, il est absolument nécessaire de mettre en place de telles expériences institutionnelles et elle justifie de plus de nombreux espoirs des hommes qui se trouvent à leur origine, d'autre part, elle ne cesse de montrer aux hommes de ce mouvement la non-viabilité et la non-durabilité de ces expériences. Malgré tout l'engagement, il faut chaque année procéder à des réductions et bien vite, plus personne n'a envie de continuer. D'autant que les écoles publiques, plus avancées ou occasionnellement des écoles privées, nous débarrassent d'une partie de nos revendications.

**T. :** En RFA, ces dernières années, plusieurs écoles libres ont pu ouvrir leurs portes après de durs combats avec les autorités publiques. Plusieurs d'entre elles se réfèrent d'une manière plus ou moins directe aux positions libertaires dans leur conception et dans leur organisation. Que penses-tu de cette évolution, en particulier dans l'optique de la suite de la discussion sur la théorie et la pratique de la pédagogie libertaire?

**H. B. :** A mon avis, ces écoles n'auront de toute manière un certain succès que s'il y a un mouvement derrière elles. Si elles sont l'expression d'un mouvement. Mais elles doivent également savoir que dès l'instant où elles auront réussi à s'imposer, l'Etat et le Capital leur donneront à éprouver le poids de leur pouvoir. Ce combat n'est pas facile car, dans la mesure où des idées s'institutionnalisent, elles deviennent par là-même contrôlables.

Mais dans la mesure où des idées restent dans les têtes, dans le mouvement et ne s'institutionnalisent que quand elles sentent qu'elles peuvent s'imposer de façon combative et à une large échelle, alors l'Etat éprouve de plus grandes difficultés à exercer son influence. C'est seulement là que le serpent se mord la queue : comment travailler dans un mouvement qui n'a aucune infrastructure? Les gens déchantent très rapidement. Mais dès l'instant où le mouvement met en place cette infrastructure, alors elle est aussitôt attaquée et les gens sont de nouveau découragés. Ici, l'identité joue naturellement un rôle décisif, car nous devons savoir, quand nous sommes suffisamment capables et forts pour constituer des institutions et quand non. Mais on ne peut commander cela à personne, ce sont les mouvements eux-mêmes qui doivent savoir et ils doivent aussi apprendre à évaluer leurs succès et leurs échecs. Il ne serait certainement pas juste de refuser d'emblée ce caractère institutionnel mais il serait également faux de lui imputer de trop grandes perspectives de succès.

**T. :** Comment pourrait-on, à ton avis, manœuvrer contre cette institutionnalisation? Dans le combat contre l'obligation scolaire?

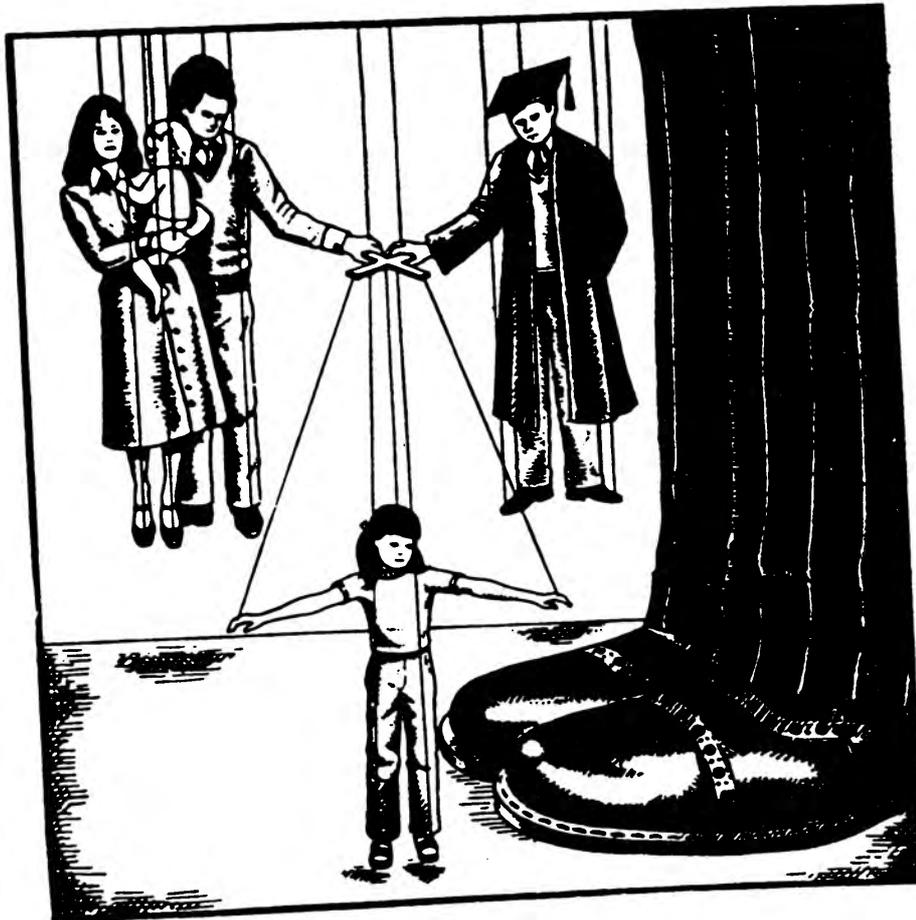
*le combat  
contre les lois  
ne suffit pas!*

**H. B. :** Pour moi, libertaire, la législation scolaire n'est qu'une partie de l'ensemble de la réglementation étatique. Changer la législation scolaire serait la manifestation évidente qu'il se passe quelque chose dans le peuple, et l'on devrait se joindre aux efforts. Mais il en va des lois comme des écoles libres : quand on est parvenu à faire changer une loi,

alors cela ne signifie pas, loin s'en faut, une victoire sur toute la ligne, mais seulement sur un point. Dans l'ensemble, les lois qui empêchent l'évolution libérale dans ces écoles demeurent, donc les lois qui nous lient par la contrainte aux normes et aux valeurs de l'Etat. Du point de vue de la propagande, je considère le combat contre les lois comme juste et important, mais ce n'est bien sûr pas une perspective révolutionnaire car il mène aussi en partie les gens dans l'erreur. Je veux dire que le combat contre les lois ne suffit pas. Il doit être relié à un processus de transformation sociale, on doit en bref atteindre un plan révolutionnaire dans la pensée et l'action. Tous les mouvements libertaires devraient être conscients du caractère double de leur combat, par exemple contre l'obligation scolaire. Toute revendication qui se place dans un système étatique comme le nôtre a toujours un côté progressiste et un côté décevant. On ne peut pas constamment précipiter les gens de l'euphorie dans la frustration comme dans le mouvement des magasins d'enfants. Dans les conditions sociales actuelles, les gens n'ont pas suffisamment de force pour construire et maintenir pendant dix ans ou plus contre l'Etat et le capital, quelque chose d'alternatif. Le mouvement libertaire a besoin de succès à court terme et de tolérance de frustration de longue haleine, il est une partie de la vision révolutionnaire.

**T. :** L'engagement pour la pédagogie libertaire devrait-il moins se concentrer sur l'institution Ecole et plus sur d'autres domaines de l'éducation et de la formation? Et au regard de la situation sociale et politique actuelle en RFA, quelles possibilités vois-tu pour des alternatives libertaires à l'intérieur ou à l'extérieur des structures réglementées par l'Etat?

**H. B. :** Tout homme pensant et agissant d'une manière libérale devrait pouvoir définir et concevoir des alternatives pour lui-même. Dans les sociétés occidentales, il y a bien toujours deux sortes d'hommes : ceux qui pensent savoir que le che-



min qu'ils ont pris est le meilleur et qui veulent contraindre les autres, plus ou moins par la force, à y participer, et les autres, ceux qui doivent endurer ça. La seule alternative envisageable au fait que partout et tout le temps il y a des professeurs et des élèves, est qu'aucun homme ne devrait tolérer au-dessus de lui ou d'être lui-même ce pédagogue, mais que pour tout ce qu'il fait, il doit être lui-même responsable.

La pédagogisation du quotidien va en effet de l'instruction des jeunes enfants jusqu'à l'infantilisation des

hommes plus vieux. Lui opposer résistance est une alternative à la scolarisation du quotidien. Il est donc absolument nécessaire de reconnaître que le quotidien, l'ensemble de la vie sociale et toute relation est constamment surchargé par cette pédagogie. Il doit donc s'agir de libérer les relations humaines de cette pédagogie.

**T. :** Pourrais-tu envisager de participer juste une fois à une école libre en tant qu'éducateur ou professeur?

**H. B. :** Maintenant, je ne peux plus l'envisager. J'envisagerais plutôt, et cela correspond à ma propre vie, de vivre avec des enfants, jeunes et plus vieux, avec des hommes et des femmes, peu importe de quel âge, et d'apprendre les uns des autres sans que l'on me dise ce que je dois apprendre et sans que je dise aux autres ce qu'ils doivent apprendre. En fait, j'ai toujours appris quelque chose de chaque être humain, et j'ai aussi beaucoup expérimenté, et il y a sûrement beaucoup d'hommes qui pourrait en dire autant de moi. C'est donc ainsi que je continuerai à mener ma vie, ce qui ne signifie pas que je n'apporte pas mon soutien à ceux qui se vouent pour une quelconque raison au contact institutionnel avec les enfants ou les groupes. Je ne peux pas envisager pour moi personnellement la profession d'éducateur institutionnel ; j'ai été enseignant, mais j'ai rompu les ponts d'une manière très consciente par rapport à l'étroitesse des possibilités de l'école et je me sens maintenant dans mes rapports avec les enfants et les adultes.

**T. :** Tu enseignes depuis maintenant quatorze ans à l'Université de Wuppertal et Oldenburg. Pourrais-tu en conclusion nous donner quelques exemples qui expliquent dans quelle mesure tu peux dans le quotidien universitaire, pratiquer certains principes de la pédagogie libertaire?

**H. B. :** Dans mon activité actuelle à l'université, on me place, tant du point de vue pratique que du point de vue théorique, d'étroites limites. Ma théorie scientifique a mené au fait que pendant six ans j'ai été chargé de travail par le gouvernement de Basse-Saxe, ce qui rend difficile ma recherche et mon enseignement. De ma pratique à l'université, j'espère qu'elle correspond à ma théorie. En tout cas, je ne ferais rien qui puisse accentuer le caractère usurpateur de liberté et méprisant de l'être humain de ce système. Au contraire, je m'efforce de rendre ma recherche et mon enseignement clairs afin qu'ils soient accessibles, efficaces, sans la crainte des examens. Je me considère comme une alternative de chercheur à la recherche inféodée à l'Etat et au Capital et défends l'opinion selon laquelle il est justement très important pour la science et la recherche, si la science doit encore être légitimée, que toutes les tendances doivent pouvoir chercher librement sans qu'aucune pression ne soit exercée. Et de la même façon, j'évite en tant que chargé de cours d'exercer une pression sur les étudiants. Les étudiants et moi, nous travaillons ensemble, de manière autonome et collégiale. Les résultats de nos recherches dans le domaine de l'action et de la pensée libertaire sont internationalement très demandés. Nous faisons l'expérience du fait que, avec notre façon de travailler globalement, nous sommes bien supérieurs aux scientifiques hautement qualifiés. C'est mon quotidien universitaire.

*Article extrait et traduit de la revue TRAFIK, n° spécial "Education et Formation", pp. 67-74.*



Tobias Aring et Peter Peterson

## LA BANDE DE JEUX

### Un groupe d'enfants collectiviste dans la Ruhr

**N**ous avons passé sept ans ensemble, nous avons joué, bricolé, appris ; nous avons eu beaucoup de plaisir et de joie, mais aussi beaucoup d'énervements et de frustrations. Qu'est-ce qu'il en reste aujourd'hui? En tout cas de beaux souvenirs. Peut-être quand même quelque chose de plus?

Contre la monotonie et la tristesse d'une enfance passée en marge de la société, un groupe d'écoliers et d'étudiants est arrivé, il y a maintenant treize ans dans la banlieue ouvrière de Mühlheim à Styrum. Directement coincé entre la route de Ruhrconti qui mène à Mannesman et l'autoroute 430, environ jeunes et adultes vivent-là sur les deux côtés de la rue Augusta. Ce sont surtout les enfants qui souffrent des conditions de vie étriquées et uniformes faites de grisaille peuplée de bruit et de suie. C'est à travers eux que se décharge toute la pression que provoquent les problèmes sociaux dans les familles, sans qu'ils aient la plus petite possibilité de se retirer, de se révolter ou même de se défendre. Ainsi il ne reste aux enfants la plupart du temps que la fuite dans la passivité ou l'agressivité, car partout ils seront les derniers à qui l'on pense et pour qui il reste quelque chose. Ici, il n'y a ni place, ni temps pour les rêves.

Dans ce quartier oublié et négligé, arriva donc en 1975 une douzaine d'éducateurs, ainsi qu'ils furent bien vite nommés par les habitants, afin tout d'abord, d'aider les enfants dans leurs multiples difficultés. Ainsi on organisa dans la salle de jeux de la rue Augusta une aide

aux devoirs quotidiens, d'abord trois, puis cinq séances de groupe réparties par classes d'âges, puis des cours et un club de sport, enfin des excursions les week-ends, des loisirs pour les vacances, des rencontres de jeunes et des fêtes d'été. Mais on constata très rapidement que le travail avec les enfants ne serait que peu fructueux si les parents n'étaient pas impliqués dans l'entreprise. Dans des soirées-parents organisées régulièrement, les éducateurs exposèrent leur activité et discutèrent avec les parents de la suite de leur travail. Bien sûr, ces discussions ne gardèrent pas bien longtemps cet aspect un peu formel, et deux idées émergèrent très vite de nos débats : la première était le constat que l'une des causes essentielles de tous les problèmes et carences personnels et familiaux se trouvait être les conditions de vie misérables et tristes, et la deuxième, que tout le monde aspirait à plus de sociabilité et de voisinage.

---

#### COMITES DE CITOYENS

---

Ainsi fut créé un comité de citoyens, qui devint vite une association de quartier reconnue d'utilité publique, qui avait pour but l'amélioration des conditions de vie dans la rue Augusta, conformément aux désirs et exigences de chacun. Après de longues et laborieuses confrontations avec toutes les autorités municipales imaginables, l'association parvint entre autres à faire construire un terrain de jeux, à faire améliorer l'intérieur et l'extérieur des logements - équipés de manière très sommaire jusqu'alors -, à faire ajouter des installations sani-

taires et de chauffage. Mais jusqu'à présent, les demandes de réaménagement de la circulation dans la rue Augusta sont restées sans succès, rue Augusta par laquelle l'ensemble de la circulation pour Mannesman. Un des plus grands mérites de l'association est d'avoir assuré la survie de la salle de jeux pour plusieurs années car des associations religieuses et municipales ont essayé pendant longtemps de freiner l'autogestion et l'autodétermination des habitants en employant des éducateurs fonctionnarisés. L'engagement et la détermination de tous les participants et de tous les éducateurs en place ont permis de déjouer toutes ces tentatives de contrôle tous azimuts de la part des bureaucratie et hiérarchie publiques, mais en plus ils ont permis d'élargir la salle de jeux à une maison de citoyens avec une grande salle et plusieurs salles de jeux et de travail. De si rudes combats n'ont pu être menés que grâce à une communauté de voisins soudée, de telle sorte que l'association finit également par s'occuper de la socialisation dans la cité en créant des discussions autour d'un café, petit verre du matin, clubs de skat et de quilles... Les activités sociales et politiques que l'association impulse depuis près de dix ans maintenant avec succès - à l'exception de la demande de réaménagement de la circulation - ont provoqué chez les habitants un dépassement des problèmes personnels et sociaux pourtant virulents dans la cité : un sixième de la population de la rue Augusta était auparavant en effet considéré comme «sans-abri logé dans des logements sociaux municipaux» et se trouvait par conséquent fréquemment exposé aux insultes et agressions des autres habitants



qui, eux, occupaient les logements d'une agence immobilières. Par contre-coup, l'échange entre initiative sociale et le fait d'être ensemble a permis d'éviter une "ghettoïsation". Au contraire, la cohésion et l'esprit de décision des habitants de la cité incitèrent les tenants du pouvoir religieux et municipal à accéder aux requêtes qui leur avaient été faites. De plus, les luttes communes amenèrent immédiatement à une compréhension de l'autodétermination et de l'autogestion qui persuada les collaborateurs de faire se rejoindre leurs besoins et intérêts dans les aspirations communes plutôt que de les livrer sans conditions aux nécessités et à l'arbitraire des bureaucrates et des notables.

Les motivations des éducateurs engagés dans le groupe de travail des enfants, de charitables devinrent marxistes puis libertaires. Il y avait certes au départ un certain accord sur les projets éducatifs dans une orientation collective et créative, mais le travail quotidien était assez empirique. Avant toute chose, la liaison du travail que nous faisons avec les enfants avec celui

mené par les parents fut souvent discutée entre les éducateurs, mais ne fut réalisée que dans une faible mesure. Au lieu de cela, il y eut d'interminables et ennuyeuses formations à la théorie marxiste, qui étaient sans aucun rapport avec notre pratique pédagogique. Une dialectique entre la théorie et la pratique n'a pas eu lieu! Suite cela, de considérables tensions apparurent entre les éducateurs, ce qui nous amena finalement à développer une conception propre de notre travail avec les enfants.

Lorsqu'en 1976, nous débutâmes notre travail à la salle de jeux, avec douze enfants de cinq à neuf ans, notre attention se porta tout d'abord sur la situation sociale des enfants dans la cité. Des familles y vivaient en moyenne avec quatre ou cinq - dans deux cas même avec neuf - enfants dans des logements de trois ou quatre pièces dans lesquels manquaient naturellement la place qui serait nécessaire à un bon épanouissement des enfants. En plus de cela, la vie familiale était aggravée par les problèmes des aînés et des parents avec l'alcoolisme, la

criminalité et un chômage presque sans issue, ainsi que les problèmes d'argent inhérents. Le seul remède pour se soustraire aux problèmes quotidiens reste dans tout cela la télé et la vidéo, et les enfants s'enfuient - tout au moins provisoirement - dans leurs mondes de rêves. Mais la vie des enfants à l'extérieur de la maison est tout aussi marquée par la désolation. Sans aucune possibilité de jeux dans les environs proches ou lointains, il ne restait qu'à déambuler entre les bâtiments, les poubelles et le bar, ou à tourner entre les fils à linge, ce qui mène toujours à des conflits avec les voisins. Ce mode de vie instable et instable conditionne chez la plupart des enfants une parfaite inconstance et une passivité d'esprit qui les rend incapables de s'occuper avec quelque chose d'une manière suivie et durable! Cette incapacité de concentration et ce manque d'imagination, l'école ne peut pas y pallier. Au contraire, elle les considère fréquemment comme un manque d'intelligence, ce qui ne s'est avéré juste, d'après nos propres ex-





périences, que dans des cas isolés. Il en va de même de la dextérité dont on prétend que ces enfants sont dépourvus mais dont ils ont fait preuve quand ils ont suivi nos instructions.



**PARTICIPATION COLLECTIVE**



Bien sûr, nous savions pertinemment dès le départ que si nous ne proposons pas un programme très attractif à la salle de jeux, nous ne pourrions pas faire le poids, avec nos deux heures hebdomadaires face à l'éducation à laquelle les enfants étaient soumis habituellement dans la famille, à l'école, dans la rue, avec la télé et la vidéo. D'autant plus que les enfants n'étaient pas obligés de venir, comme c'est le cas avec l'école ; bien au contraire, leur participation était toujours volontaire. On s'aperçut très rapidement que les excursions avaient un caractère particulièrement attractif et excitant pour les enfants, et l'éloignement ne jouait absolument aucun rôle. Vu que jusqu'à présent, pratiquement aucun des enfants n'était allé plus loin que les alentours immédiats de la cité, c'était pour eux à chaque fois une véritable expérience, de se rendre dans un autre quartier de la ville ou bien dans les prés et les bois à la périphérie de la ville. Ce qui leur parut beaucoup moins intéressant les premières années furent les tables rondes que nous organisions avant les séances de groupe, car cela leur rappelait trop l'école. Pourtant nous ne leur imposons jamais dans ces discussions de thèmes particuliers, nous nous faisons au contraire raconter les dernières blagues, mais aussi les événements et aventures dans la famille, à l'école ou dans la cité. Justement, ces discussions nous donnèrent un précieux regard sur le quotidien des enfants, et d'autre part, des impulsions utiles pour les programmes que nous avions prévus. Peu à peu, ces discussions devinrent si naturelles qu'elles nous donnèrent l'occasion de discuter des séances de groupe

passées ou à venir avec les enfants, mais aussi de leurs problèmes mutuels ou dans la famille, à l'école ou dans la cité, ou même des activités de l'association de quartier. Au bout de cinq années, il devint de plus en plus fréquent que nous passions toute la séance de groupe à parler. Nous considérons comme un des succès de notre entêtement d'être parvenus à donner aux enfants la disponibilité et la capacité à s'expliquer concrètement les uns les autres et d'affronter leur entourage : un espace de communication et de discussion respecté de tous, le sens de l'argumentation et de la critique constructive, pour les enfants comme pour nous. Afin de leur donner une vue globale sur les contenus, nous mettions en place des projets et programmes qui duraient de quatre à douze semaines. Nous nous efforcions à travers ces séries de combiner jeux, bricolage et enseignement de la manière la plus harmonieuse possible et toujours avec l'objectif du thème. Notre premier programme "habiter et jouer dans la ville et au village" avait pour objectif de faire prendre conscience aux enfants de leur situation sociale dans la cité, par opposition à d'autres espaces de vie, et nous en arrivâmes à faire une comparaison avec un village du Rhin inférieur. Avec diverses devinettes, nous préparâmes les enfants à la visite des lieux, sur lesquels nous réalismes ensuite photos et dessins avec beaucoup d'attention. Nos remarques furent enfin approfondies et compulsées par la réalisation d'un carnet de bord, de jeux et d'actions-peinture. De la même façon, et prévu pour plus de bricolage et de jeu en particulier avec des poupées-chaussettes et des marionnettes nous montâmes également des programmes " travail et loisir", "notre télé", "dispute dans la famille",... Il serait démesuré de dire que nous avons donné à ces enfants une conscience de classe socialiste-révolutionnaire, nous leur avons plutôt montré les causes et conséquences de certaines différences sociales, et que l'on peut influencer sur les circonstances par ses efforts personnels. Mais, plus intéressés par les alternatives que par

le statu quo, nos efforts se sont portés sur la recherche de moyens d'autonomie grâce auxquels les enfants pourraient, seuls ou en coopération avec l'association, améliorer leur situation sociale. La coopération des enfants a ainsi été très fructueuse dans l'aménagement d'un jardinet devant la salle de jeux, puis dans l'élaboration d'une aire de jeux dans la cité. Le résultat du programme "l'Aire de jeux de nos rêves" n'a pas été seulement le test pour la construction de plusieurs aires de jeux à Mühlheim, mais aussi le modèle même pour la conception d'une aire de jeux, et il a beaucoup inspiré les promoteurs car le terrain de jeux construits alors correspond très largement aux suggestions des enfants. Dans les années qui suivirent, les enfants prirent souvent part aux activités de l'association, en particulier dans les luttes pour le réaménagement de la circulation dans la rue Augusta et contre la fermeture de la salle de jeux.



**COLLECTIVITE, SOLIDARITE, CREATIVITE**



Collectivité, solidarité, créativité et spontanéité étaient les critères déterminants pour notre activité en tant qu'éducateurs à la salle de jeux et nous les considérons comme les caractéristiques incontournables d'une éducation à la liberté. Cette conviction est plus que jamais renforcée par nos expériences, car sans ces quatre qualités, on ne peut former un être conscient et déterminé et de la même façon, la réalisation de l'individu n'est possible que sans la domination de l'homme par l'homme et de l'homme sur la nature.

Sous le terme de collectivité, nous comprenons la conscience pour un individu de faire partie d'une communauté dans tous les domaines de la vie et dans la conviction que le bonheur individuel ne peut être atteint que dans l'accord de l'aspiration collective à ... et des luttes pour la liberté. Cela ne signifie



pas que les désirs individuels doivent être inconditionnellement soumis à ceux de la collectivité, mais au contraire que le consensus est toujours nécessaire pour le programme commun. Pour développer et renforcer chez les enfants cette conscience de groupe, nous avons dès le départ procédé à plusieurs installations : entre autres choses, nous avons créé un livre de groupe avec dessins, photos et reportages sur nos activités, nous avons inventé un nom de groupe, "La Bande de Jeux", un symbole de groupe, nous avons fabriqué divers jeux et avons constitué une caisse de groupe dans laquelle nous rangions tous nos outils. Evidemment, au début, les enfants se sont montrés très récalcitrants à ce bricolage de groupe car ils avaient toujours été habitués auparavant à faire et à avoir pour eux-mêmes. Il nous fallut longtemps avant de parvenir à impulser et à motiver les enfants pour des projets qui exigeaient un jeu ou un bricolage en commun et qui leur donner ainsi le sens de la mutualité. Nous y sommes arrivés par des projets qui exigeaient un travail, une construction collective et dans lesquels le jeu individuel n'avait plus d'intérêt, par exemple, le théâtre de poupées, dans la construction de trois masques géants en papier mâché, portés à plusieurs reprises dans des défilés de rue... Aucun progrès dans la transmission d'une conscience collective n'a pu être constaté dans les activités de production, où les enfants devaient par exemple, produire à la chaîne des puddings, expérience plutôt idiote et effarante, pour eux comme pour nous. En revanche, la construction et la conduite de luge fut un succès retentissant, ce qui éveilla de toutes parts dans la cité admiration et reconnaissance pour les enfants, et nous facilita par la suite, la transmission de la valeur de l'aide mutuelle à travers d'autres projets.

Les enfants développèrent bien sûr, parallèlement à cette conscience collective, des formes de solidarité entre eux et avec les autres enfants de la cité. En plus du désir, de plus en plus souvent exprimés au cours des années, de pro-



jets et d'actions collectifs, nous nous rendîmes compte, surtout au cours de nos discussions hebdomadaires, qui nous donnaient souvent l'occasion de discuter des comportements individuels dans le groupe, que l'habituel droit du plus fort se transformait en une meilleure compréhension mutuelle. Ainsi, celui qui manifestait sa volonté de manière agressive ne pouvait plus s'imposer et il devint évident que les enfants commençaient désormais à se mettre à la portée les uns des autres, à se respecter et à s'accepter entre faibles et forts et à mettre au service du groupe leurs capacités et leurs disponibilités. Finalement, les enfants en vinrent même à prendre en charge de leur plein gré des tâches précises pour le groupe comme par exemple se procurer les garnitures en fer pour nos luges en bois.

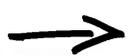


**ILS NE COPIAIENT PLUS SEULEMENT DES SCENES TV**



Ce qui, en plus de la difficulté des enfants à se concentrer, rendit le travail difficile, était le manque d'imagination, qui ne s'exerçait pas seulement dans l'imagination artistique, mais qui concernait aussi tout leur style de vie. Ainsi, les souhaits

professionnels exprimés par les garçons n'étaient même pas pilote ou capitaine, mais soudeur chez Mannesman, et par les filles, vendeuses. Particulièrement, les premières années, aucune proposition n'émana des enfants pour ce qu'ils désiraient faire pendant les séances de groupe : ils n'étaient pas en mesure d'énoncer leurs besoins et leurs intérêts. C'est en les confrontant sans relâche à de nouvelles idées et en proposant à leurs choix des offres toujours très variées qu'ils développèrent peu à peu à leur tour des idées propres, que nous saisissons bien entendu dans la mesure du possible. Ce jeu incita les enfants, avec le temps, à abandonner leur attitude jusqu'alors purement consommatrice au profit d'une attitude plutôt productive et créative. D'ailleurs cette évolution ne s'exerça que dans une très faible mesure sur l'épanouissement d'une initiative créative chez les enfants : ils exigeaient toujours de nous des instructions précises, particulièrement pour le bricolage et les fabrications, au début même pour les dessins. C'est exclusivement dans les jeux théâtraux que nous parvîmes assez rapidement à éveiller leur créativité et leur spontanéité, de telle sorte qu'ils ne copiaient plus seulement des scènes TV, mais





qu'ils représentaient plutôt leurs propres rêves. Cependant, nous ne parvîmes que partiellement à amener les enfants à des activités créatives spécifiques, ce qui a pu être conditionné par le fait que nous n'avons encouragé les activités créatives au détriment des activités productives que dans les dernières années.

Evidemment, on ne travaille pas de manière sensée et dans la durée avec des enfants de huit à douze ans sans certaines règles reconnues de tous. En particulier, l'agressivité qui éclatait de temps à autres entre les enfants nous réserva de considérables problèmes dans les premières années. Vu que les discussions sur les animosités qui pouvaient exister entre eux restaient peu fructueuses, nous ne trouvâmes pas d'autre moyen que de renvoyer les enfants concernés de la séance de groupe. Il en allait ainsi quand un enfant cassait intentionnellement un objet à un autre ou quand ils en arrivaient à la bagarre. Vu que nous expliquions sans relâche et sans occasion immédiate la nécessité de cette règle, son acceptation s'avéra facile. D'ailleurs, nous ne manquions jamais dans les séances de groupe suivantes, de placer le renvoi dans la discussion et l'on put alors comprendre que les réactions ou actions agressives avaient souvent leur origine dans une frustration que l'enfant avait déjà vécue auparavant à l'école ou dans la famille. Après avoir longuement analysé de telles déceptions au cours de nos discussions, nous n'eûmes plus jamais, dans les années qui suivirent, à déplorer d'autres expulsions. Cette relation même confortait notre conception de l'autorité et de la critique. Dans toute les circonstances, nous nous efforcions de mettre en oeuvre une autorité qualitative à l'égard des enfants, et jamais une autorité irrationnelle. En tant qu'éducateurs, nous avions tout de même sur eux, avec les capacités et les disponibilités que nous voulions et pouvions alors leur transmettre dans les séances de groupe. Une autorité qualitative

ne peut cependant à notre avis s'exercer de manière valable qu'au moyen d'une critique constructive et en aucun cas destructive. Il ne s'agit pas de dire seulement aux enfants qu'ils font quelque chose de faux, mais de leur montrer comment ils peuvent le faire mieux.

---

#### DE L'AUTORITE QUALITATIVE...

---

De notre conception de l'autorité qualitative se dégage ainsi deux caractéristiques qui nous semblent décisives pour une définition libérale de l'autorité. Toute autorité ne peut être qualitative que dès l'instant où elle se remet régulièrement en cause, par conséquent quand elle est limitée dans le temps et l'espace et est transmissible dans certaines circonstances à tout moment. En revanche, toute autorité devient irrationnelle lorsqu'elle se manifeste dans des structures et hiérarchies institutionnalisées. Afin de familiariser les enfants avec cette conception de l'autorité, nous nous efforçâmes toujours d'exposer aussi bien notre compétence que notre position d'éducateur à la critique des enfants. Nos efforts jetèrent toutefois les enfants, surtout dans les premières années, dans l'incrédulité et le désarroi, car dans leur milieu familial et scolaire, ils n'étaient pas du tout habitués à ce que des parents ou des enseignants mettent ainsi leur autorité à leur disposition. C'est seulement quand nous exposions clairement devant les enfants notre travail d'éducateurs et avant tout nos décisions sur le déroulement des séances de groupe qu'ils embrayaient ici ou là.

Mais alors, ils ne se bornaient pas à une critique de notre rôle ou de notre comportement, mais ils développaient aussi dans la discussion des alternatives qui, en particulier les deux dernières années, s'avèrent de plus en plus réalisables, surtout quand il s'agissait d'instructions sur des activités manuelles. Nous sommes certes parvenus quelques fois à ce qu'un enfant ou l'autre prenne notre rôle d'éducateur, mais

ils semblèrent toujours prendre cela pour des amusements sans conséquence. En revanche, ce qui s'avéra beaucoup plus sérieux et crédible fut de saisir leurs suggestions et de les mettre en oeuvre immédiatement dans notre travail avec eux. Ainsi, la règle selon laquelle tous les protagonistes d'une bagarre, et non pas seulement le présumé responsable que l'on ne parvenait d'ailleurs pas à trouver la plupart du temps, étaient renvoyés de la séance de groupe, émanait d'une incitation des enfants, de même que l'accord mutuel de ne pas rapporter ces discordes aux parents sous aucun prétexte, mais bien plus de tout essayer de son côté pour trouver une solution au problème. A une exception près, cette règle n'a jamais été transgressée par les enfants. Bien entendu nous n'arrivâmes que dans une faible mesure à transmettre aux enfants notre conception de l'autorité qualitative, et, même s'ils ont pu trouver étrange la discussion et la délégation de l'autorité, nous pensons malgré tout leur avoir montré la possibilité d'un rapport de recul et de critique vis-à-vis de l'autorité. Comme le montrent nos expériences, ils ont reconnu que l'autorité qualitative ne mène nullement à une insécurité générale, mais bien plus qu'elle peut conduire vers une communication et une coopération plus intenses.

Après sept ans, notre Bande de Jeux s'est dissoute lentement : trois enfants déménagèrent dans d'autres quartiers de la ville, d'autres entrèrent en apprentissage en sortant de l'école, de telle sorte qu'ils ne purent plus prendre part aux séances de groupe par manque de temps ; certains préférèrent enfin à nos propositions de loisirs l'entraînement dans des associations sportives. Nous décidâmes donc finalement, à l'occasion de notre fête de l'été 1983, de fêter notre séparation.

Et que reste-t-il de sept ans de travail dans la Bande de Jeux ? Bien sûr, beaucoup de bons souvenirs... Et sinon ? Le succès ou l'échec de l'éducation n'est pas encore mesurable, mais nous pensons, au re-



gard de nouvelles observations faites auprès de nos désormais jeunes gens, pouvoir constater des évolutions durables, surtout si on les compare à d'autres jeunes du même âge et de cette cité. D'une part, aucun de la Bande de Jeux n'a été justiciable depuis, et tous ont une occupation fixe depuis quelques années déjà. Cependant, nous ne voulons pas dissimuler notre déception de voir qu'aucun des jeunes n'ait pris en compte de près ou de loin son droit à la formation. Pourtant, certains auraient tout-à-fait eu, d'après nous, la matière pour atteindre le niveau "troisième", ce qui aurait certainement mieux correspondu à leur propre épanouissement conformément à leurs dons et capacités. Mais leurs contraintes sociales et familiales les en empêchèrent. D'autres part, quelques jeunes de notre groupe s'engagent aujourd'hui dans l'association de quartier, dans les réunions et campagnes publiques desquelles ils argumentent et agissent d'une façon tout-à-fait semblable à ce qu'ils ont appris dans nos discussions et projets. Notre succès le plus retentissant est cependant qu'entre temps, quelques uns de nos jeunes se sont investis en tant qu'éducateurs dans la salle de jeux et y perpétuent notre travail conformément à nos intentions et conceptions.

~~~~~

**NOUS AVONS FAIT  
DE « NOS » ENFANTS  
DES CITOYENS  
DOCILES ET RANGES**

~~~~~

Evidemment, nous sommes tout-à-fait conscient que ces succès apparents devraient viser une pédagogie émancipatoire et ne représentent en aucune façon à eux seuls la légitimation du caractère libertaire de notre travail durant ces sept années. Bien plus, l'observation superficielle semble confirmer le reproche qui nous a souvent été fait, et selon lequel nous aurions fait de "nos" enfants des citoyens dociles et rangés. Les conditions et modalités de mise en oeuvre de la

pédagogie libertaire ont été déterminantes pour le succès de tous et particulièrement celui de la pédagogie.

Et la situation sociale des habitants de la cité, aggravée de l'organisation politique du comité de quartier nous ont rendu vainement la tâche difficile : nous devons perpétuellement dépenser beaucoup de temps et d'énergie pour régler des conflits dans les familles et pour défendre, vis-à-vis du comité mais aussi des autres éducateurs, notre camelote anti-autoritaire. Nous parvînmes tout de même au cours des années à nous ménager une certaine marge de manoeuvre avec nos programmes attractifs et unanimement plébiscités, mais bien souvent, des concessions furent nécessaires pour pouvoir continuer tranquilles avec les enfants. Ainsi, certains parents nous accusèrent, avec le programme "dispute dans la famille", de vouloir purement et simplement dévoiler leurs problèmes privés et nous contraignirent à interrompre la série, bien que nous ayions, à plusieurs reprises et avec insistance, essayé de leur faire comprendre qu'il nous importait en fait exclusivement d'expliquer et d'essayer de résoudre les conflits familiaux. Cette expérience, et d'autres semblables, montrent que la mesure dans laquelle l'éducation peut adopter des principes libertaires dépend d'une manière déterminante des contraintes auxquelles elle est soumise. La transmission et la transposition de principes libertaires ne peut à notre avis être effective que dans des circonstances sociales plus larges et elle est pratiquement sans issue ou tout au moins infiniment laborieuse quand on n'a que deux heures hebdomadaires à sa disposition. Des vacances de deux à trois semaines avec les enfants peuvent mener plus facilement à un succès, mais il demeure alors des doutes quand à la longévité des choses transmises.

Les deux propositions - séances de groupe ou loisirs de vacances - auront toujours à se battre avec l'idée qu'ils devront toujours tôt ou tard lâcher leurs participants dans un milieu structuré par la hiérarchie et la

répression, ce qui expose finalement les enfants aux problèmes de l'adaptation. Il existe aujourd'hui en RFA des expériences de communautés de vie ou de travail à une plus large échelle avec des enfants, des jeunes et des adultes de différentes générations.

~~~~~

**SEULE LA PATIENTE  
OBSTINATION  
PEUT AMENER  
A DES EVOLUTIONS**

~~~~~

De tels communautés ou collectifs anarchistes peuvent être sûrs que les principes de la pédagogie libertaire ont fait leurs preuves dans un certain champs social ; cela ne doit cependant en aucun cas se substituer à l'idée de la transformation de l'ensemble de la société. Certes, nous pensons, à travers les discussions que nous avons aujourd'hui avec les jeunes de la Bande de Jeux et au vu de leurs rapport entre eux, sentir quelques tendances libertaires, mais nous élevons des doutes considérables sur le fait de savoir si ces représentations résisteront à la contrainte de leur quotidien familial et professionnel, à l'exemple de la solidarité. Nombre de leurs confidences semblent confirmer nos craintes d'avoir fait d'eux des personnalités tiraillées qui s'efforcent de plus en plus rarement de se réaliser eux-mêmes conformément à leurs dons et capacités. Seul leur mépris et leur refus de la hiérarchie politique et sociale semblent s'être accentués dans les dernières années, ce à quoi ont sans doute contribué les déceptions qu'ont inmanquablement dues provoquer leurs contacts avec les instances de l'Etat et du capital. Nous considérons comme le fruit de notre travail à la salle de jeux que "nos" jeunes comptent toujours plus sur leurs propres forces, plutôt que sur les bonnes grâces et sur les dons de quelconques autorités municipales ou religieuses. Ils préféreraient lutter pour leurs revendications, pour l'amélioration de leur situation économique et sociale plutôt que





mendier et demander. Nous ne pouvons pas décider si nos succès sont dus au caractère libertaire ou plus à l'aspect émancipatoire de notre pédagogie, il y aura certainement beaucoup de gens que la discussion de ce problème intéressera plus que nous, mais ils devraient avant toute chose essayer de clarifier dans quelle mesure les éléments libertaires n'auraient déjà été intégrés par la pédagogie émancipatoire, car sinon, beaucoup de choses se réduiraient à un ergotage.

Qu'est-il enfin resté pour nous, éducateurs de la Bande de Jeux? En tout cas que la patiente obstination peut mener, sinon à des

évolutions immédiates, au moins à des évolutions d'autant plus durables. Bien entendu, le travail à la salle de jeux nous a occasionné plusieurs fois des déceptions, mais aussi d'autant plus de joie et de plaisir. Et bien sûr, cela nous remplit de fierté d'entendre "nos" jeunes se remémorer les expériences communes, et de voir que nos travaux de dessin et de bricolage des séances de groupe sont encore considérés avec respect.

Ce qui nous étonne encore le plus, c'est l'ingénuité et l'évidence avec lesquelles nous avons débuté ce travail en 1977. Qui sait si nous aurions tenu le coup sept ans, si nous avons été alors conscients de toutes les difficultés possibles, et si nous les aurions maîtrisées si aisément? Peut-être n'avons-nous jus-

tement pas eu ce genre de problème pédagogique spécifique parce qu'il était évident pour nous que garçons et filles, enfants turcs, palestiniens, polonais et allemands jouent ensembles au football, cuisinent des petits fours et construisent des luges. Pour nous et aussi peut-être pour "nos" enfants, la Bande de Jeux était une aventure et c'est précisément ce qui en fait le succès.

Article tiré de la revue TRAFIK, n° 29, mars 1988, pages 17 à 28. (Journal international de la culture et de la politique libertaire). Traduit de l'allemand.

**Abonnement 5 numéros (1 an):**

- France : 90 FF
- Europe : 100 FF
- Autre pays : 110 FF

**Abonnement 10 numéros (2 ans):**

- France : 170 FF
- Europe : 190 FF
- Autre pays : 210 FF

**Abonnement de soutien (2 ans):**

300 FF (ou plus!!!)

**Abonnement militant (5 exemplaires de chaque numéro pendant 1 an):**

350 FF

NOM .....

PRENOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL .....

VILLE .....

PAYS .....

Formulaire à retourner à : IRL, 13 rue Pierre Blanc, 69001 LYON

Chèques à libeller à : IRL CCP 4 150 95 N LYON



# Les cahiers au feu

Catherine Baker est venue animer un débat le 14 janvier dernier à Lyon, à la librairie libertaire «La Gryffe», autour de son dernier livre *Les cahiers au feu*. Suite à cette rencontre, je lui ai fait parvenir quelques questions par courrier; il ne s'agit donc pas ici d'un dialogue.

Martial

– Tu es mère d'une fille, Marie; est-ce un choix?

– Je n'ai pas choisi d'avoir une fille (peu m'importait le sexe qu'aurait mon enfant), mais j'ai choisi en effet d'avoir un enfant.

Pour des raisons avouables et d'autres inavouables. Raison inavouable majeure: j'étais très amoureuse d'un être et je désirais un enfant de lui comme signe de la confiance qu'on se faisait l'un l'autre. Je dis que c'est inconcevable parce que, dans cette optique, l'enfant n'existait qu'en tant que signe et non pas en lui-même (mais je dis ça en souriant: je ne culpabilise pas du tout!). J'ai choisi par ailleurs d'être mère célibataire puisque cet homme que j'aimais était marié.

Autre raison inavouable: le désir de voir ce que donnerait une personne élevée dans la responsabilité et le respect d'elle-même; j'avoue que cette idée m'a effleurée.

Une raison plus avouable quand même: le désir d'un ou d'une ami(e) inconnu(e) duquel ou de laquelle je pourrais partager l'intimité et les interrogations. Quelqu'un n'existe pas et quelqu'un existera: ce sera une surprise de chaque jour. J'ai ce qu'on appelle le goût de l'aventure. J'avais envie de redécouvrir la vie avec quelqu'un.

– As-tu des idées précises sur l'enfantement?

– A la fois, je suis horrifiée par l'obéissance aveugle aux ordres de Big Brother (on fait des enfants parce que la question ne se pose pas, parce que ça se fait, parce que passer du statut d'homme ou femme à celui de père ou mère est une promotion sociale, parce que ne pas vouloir d'enfant pourrait apparaître comme une volonté de résistance aux mœurs). Et à la fois je suis horrifiée par le moralisme et la culpabilisation qui ont cours dans certains milieux libertaires. Je n'ai

jamais cru aux lendemains qui chanteraient. Nous serons ce que nous sommes, et je frémis lorsque j' imagine une société libertaire où l'on traiterait de sales égoïstes imbéciles celles et ceux qui veulent des enfants.

Je n'admets pas ce discours parce qu'il dit une morale. Ce que je désire personnellement, c'est qu'on foute la paix aux gens qui veulent mettre au monde des enfants, qu'on foute la paix à ceux qui n'en veulent pas, qu'on foute la paix aux mêmes et que chacun ait vraiment le choix de vivre ou de mourir.

A part la culpabilisation et la généralisation (une généralisation est toujours odieuse) d'un projet – qui ne peut être qu'individuel – et d'une éthique, quelque chose d'autre me gêne dans l'attitude des libertaires refusant l'enfantement: c'est le désir de protéger un être du malheur à venir. Tout désir de protection est toujours du flicage en puissance.

Quant à l'idée altruiste que la vie est une horreur à épargner à des êtres, pourquoi à ce compte-là ne pas supprimer tous les êtres qu'on aime (et d'abord soi)?

La vie en société est une horreur en effet (car il y aura toujours des gens pour vous dicter votre conduite, vous dire «il faut», «il ne faut pas» et vous culpabiliser, même dans une société anarchiste, comme on le constate souvent). La vie en société est donc une horreur mais pas la vie en soi, pas l'amour ni la révolte qui me semblent valoir la peine d'être vécus et dignes d'être offerts en partage à des enfants.

Non, il n'y a qu'une bonne raison à mes yeux de ne pas vouloir d'enfant: n'avoir pas envie de vivre avec un enfant.

– Dans deux de tes livres tu abordes l'école sous un angle anti-autoritaire. Tu fais une intéressante critique des écoles dites «autres». Sont-elles pour toi un «mal néces-

saire» pour ceux et celles qui les choisissent?

– Je ne suis pas réformiste, et cependant je suis très opposée à ce qu'on appelle la politique du pire.

Si, dans un lieu donné, des enfants peuvent arriver à l'heure qui leur convient, vivre auprès d'enseignants qui ont réellement choisi de vivre avec des mêmes, alors j'estime que c'est moins pire que dans la plupart des écoles. Voilà pour les écoles nouvelles et je peux évidemment en dire autant des écoles parallèles, mais j'estime que le vice fondamental d'un système scolaire c'est qu'il vise à transformer un enfant en quelqu'un d'autre, une personne «éduquée».

L'obligation scolaire est la négation de la liberté (on peut, bien sûr, se choisir «des obligations» mais l'enfant n'a jamais ce choix). Je préférerais, si j'étais en prison, être dans un endroit où il y aurait la possibilité de voir ses proches que dans un autre où ce serait interdit, mais jamais on ne me fera me battre pour réclamer des prisons comme ci ou comme ça.

Pour l'école, c'est pareil. Tant mieux si des enfants échappent au pire mais quant à moi, je veux que les enfants puissent choisir ou non d'aller à l'école et non me bagarrer pour que leurs prisons soient dorées.

– De nombreuses personnes ont réagi violemment contre la déscolarisation. Clichés, préjugés et interrogations. T'ont-elles apporté quelque chose à quoi tu n'aies déjà réfléchi? Comment analyses-tu leurs réactions?

– Les gens se sentent attaqués comme si je leur reprochais d'avoir mis leurs enfants à l'école alors que je trouve parfaitement juste et digne d'estime de mettre ses enfants à





l'école pourvu seulement qu'on ait accepté de se demander pourquoi on le fait. En revanche, je ne peux pas discuter – et pour cause! – avec des gens qui trouvent normal de faire «ce qui est obligatoire»... sans discuter ni jamais se poser de questions.

– *Au quotidien, comment vis-tu ta situation de «mère irresponsable» ou d'«amie respectueuse» (selon que l'on soit ou non détracteur de la déscolarisation)?*

– Je vis avec un être que j'estime profondément, Marie, et j'ai pour elle beaucoup de tendresse. Nous sommes alliées depuis bientôt dix-huit années. Nous attendons l'une de l'autre tout ce qu'attendent l'un de l'autre des individus qui s'aiment et vivent ensemble (par exemple nous partageons nos savoirs, nous nous racontons ce que nous vivons).

– *Tu refuses le mot éducation pour évoquer les relations que tu as eues et as avec Marie (et autres). Illusion ou réalité? Quelles différences fais-tu entre les échanges inter-individuels et l'éducation?*

– Education vient du mot latin *ducere*, conduire. On conduit quelqu'un d'un point à un autre, ce qui signifie qu'on a un projet sur quelqu'un.

J'apprends volontiers avec tous les gens que j'aime (qu'ils soient vivants ou morts, quand il s'agit d'auteurs, par exemple) mais je trouverais insupportable qu'on m'éduque.

Je n'ai eu aucun projet sur Marie. Je veux qu'elle soit heureuse, mais ce désir-là, je l'ai pour tous ceux que j'aime.

Je ne nie pas avoir «déteint» sur Marie; par exemple, elle parle le français et non le slovène ou le birman mais, en tout cas, jamais tel ou tel savoir que je lui aurais transmis ne supposait une volonté délibérée de ma part de choisir pour elle telle ou telle orientation de vie. Très très tôt (vers l'âge de 4 ou 5 ans), Marie a désapprouvé des choix de vie qui sont les miens et je ne l'ai évidemment pas obligée à les assumer, même si, pour ma part, j'estimais plus juste de faire telle ou telle chose. Je n'y ai pas renoncé mais je ne l'ai pas associée à telle ou telle action (une certaine discrétion que je lui dois me contraint, excu-



sez-moi, à rester abstraite). De son côté, elle a choisi très vite des modes de vie qui m'étaient très étrangers («vivre» la nuit et dormir le jour, par exemple) et dès l'âge de 4 ou 5 ans, elle comprenait parfaitement que, sur certains points, je lui dise «je n'approuve pas mais c'est toi qui vis ta vie». Elle-même, très vite, a su me dire les mêmes mots. A partir de là, elle et moi, parce que nous nous aimons, avons toujours fait en sorte que l'autre ne soit pas entravée par nos propres choix mais chacune faisait cet effort et je puis dire que ni elle ni moi n'avons renoncé à ce qui nous paraissait essentiel. En revanche, nous étions parfaitement capables de «céder» chacune de temps en temps quand nos désirs étaient antagoniques!

– *Refus de l'école: premier pas vers le refus de la normalisation inhérente à toute société?*

– Pour un enfant, tout refus est forcément le refus de ce qu'on veut lui imposer de l'extérieur. L'enfant sait dire non très vite; alors que l'immense majorité des adultes ne sait pas dire non. Le refus de l'école, pour l'enfant comme pour un adulte, s'inscrit dans une logique globale. On ne peut pas refuser l'école et accepter le service militaire par exemple. On refuse l'obligation sous toutes ses formes, comme aussi le monde de la marchandise, et le refus de l'école ne fait qu'en découler.

– *Qu'est-ce qu'un individu?*

– L'individu est l'être qui refuse de ne se voir que comme une partie, un membre de la société. Il est son propre tout et tire son plaisir de la rencontre avec d'autres individus. Chacun est un monde unique.

– *Ne peut-on donc pas se passer de règles pour vivre avec les autres? Aujourd'hui?*

– Toute règle est par définition une régulation des rapports. On peut parfaitement vivre avec des gens sans être régis par des règles extérieures. Un code n'a d'intérêt que s'il est perçu comme un code librement accepté. Si je conduis une voiture et que je m'arrête au feu rouge, ce n'est pas parce que le feu est rouge mais parce que je peux être cause ou victime d'un accident. La distinction est de taille.

On peut imaginer toutes les révolutions qu'on voudra et changer les sociétés, mais aucune société ne saurait survivre sans loi. C'est pourquoi toute société toujours s'élèvera contre l'individu. Toujours il y aura un tout petit nombre de rebelles.

Que ce soit demain ou aujourd'hui, des êtres tentent de vivre chaque jour des rapports inter-individuels sans loi, dans le respect joyeux de la souveraineté de chacun.

# Ils veulent vivre leur vie

Je voudrais partager la joie que j'ai éprouvée à la lecture d'un livre paru récemment. Un livre consacré aux enfants non scolarisés, ou plutôt aux parents non scolarisants, dans lequel apparaissent des gens qui savent la vie brève, et qui veulent en eux-mêmes et dans leurs relations la richesse la plus grande. «Qui veulent vivre leur vie, et non une vie.\*» Qui refusent d'être des produits standardisés d'une société, et qui s'en donnent les moyens.

Ce sont ces réflexions, ces vécus qui sont le sujet véritable du livre. *Les cahiers au feu*, de Catherine Baker\*\*, se veut une réflexion et un recueil de témoignages sur l'insoumission à l'école, mais c'est bien plus que cela. «L'école apparaît comme un symbole de tout ce qu'on cherche à nous imposer», et c'est bien en tant que symbole que Catherine Baker s'y intéresse. Elle parle de l'école et des écoles, qu'elles soient d'Etat, privées, nouvelles, expérimentales, parallèles ou autres. Et de son refus, au delà de l'école, de toute éducation. «Qui parle d'éducation (...) prouve qu'il a un projet sur l'individu et en fait donc (...) un objet.» On y arrive. C'est qu'elle refuse de faire quelque chose de qui que ce soit. Pas plus des enfants que des fous, des criminels – tous mots à placer entre guillemets.

L'école n'est pas obligatoire, en France, aux termes de la loi. Les parents ont le droit (l'autorisation de l'Etat) de décider de scolariser ou non leurs enfants. Cela ne signifie évidemment pas pour autant que l'école ne soit pas obligatoire pour les enfants: c'est bien sûr aux adultes de décider, et aux enfants de se plier à cette décision. Mais ce qui intéresse plutôt l'auteur, c'est que, si le service scolaire n'est pas une obligation au point de vue légal, c'en est une de fait: elle recense en tout et pour tout une centaine de «familles» non scolarisantes en France, et ne pense pas qu'il y en ait bien plus (sur quinze millions de ménages!).

La pression sociale, la volonté de «faire comme tout le monde» est si forte que personne ne songe ou n'ose remettre en question le simple fait de scolariser ses enfants. Et c'est à la particularité de ces quelques individus (elle comprise),

qui ne font pas comme tout le monde mais vivent par eux-mêmes, qu'elle s'attache.

Pourquoi cette décision si déraisonnable de laisser le choix aux enfants (car il ne s'agit bien évidemment pas de leur interdire d'aller à l'école)? C'est cette volonté, si déraisonnable elle aussi, puisque s'opposant à la raison commune, de voir en un enfant un être à part entière. Volonté de ne pas considérer l'enfant comme un «pas encore fini», comme un futur adulte ou un futur quelque chose. Une confiance dans ses capacités à exister pleinement, qui ne s'avère pas si déraisonnable à l'épreuve du quotidien.

– *Leurs enfants ne vont pas en classe.*

– *Ben alors, qu'est-ce qu'ils en font?*

Demande-t-on aux gens ce qu'ils font de leurs amis?

C'est aussi une certaine estime de l'autre, et de soi.

Car ils ne sont pas prêts à tout accepter, ni pour eux-mêmes, ni pour qui ils aiment. Ils n'endossent ni le rôle de parent, ni celui de producteur ou de consommateur qu'on voudrait – que tout le monde voudrait – leur faire jouer. La volonté est ici, plus d'être soi et de suivre sa voie que de se démarquer de ce que font les autres, ce qui serait un nouvel enfermement. «On a vraiment l'impression d'être sur une autre planète quand on affirme qu'on ne fait pas telle ou telle chose parce qu'on le doit, mais parce que l'on est.»

Et c'est vraiment de volonté qu'il faut parler, lorsqu'on voit l'universelle pression qui s'exerce sur quiconque sort du droit chemin: la méfiance des voisins, la foule des remarques anodines des amis, des

parents, des collègues... C'est contre ce stress inoculé à petites doses, mais sans cesse renouvelé, qu'il leur faut lutter tous les jours de la semaine. Pas seulement les parents, qui sont jugés coupables d'avoir laissé le choix à leurs enfants (on les traite pourtant aussi d'irresponsables!), que l'on considère toujours comme ayant obligé leurs enfants à éviter l'école. Là encore, les enfants sont considérés comme quantité négligeable. Quel mépris! On oublie que c'est eux-mêmes qui ont choisi, et qu'eux aussi subissent cette pression diffuse, mais omniprésente. Ah, choisir! Connaître le bonheur du choix, se sentir exister. Car c'est bien d'un choix de vie qu'il s'agit; prendre le temps de vivre, se donner la possibilité d'aimer, de s'aimer soi-même et d'en aimer d'autres, cela signifie le plus souvent refuser le confort du fric, la considération et la réussite sociales, la consommation et autres anesthésiques.

Et le livre de Catherine Baker devient réflexion sur l'individu et ses rapports à la Société, sur l'individualisation et la socialisation. Refus de s'immoler, ni quiconque, sur l'autel du Bien Commun. Difficile d'ailleurs de trouver expression plus vide de sens que celle-là! Existe-t-il un bien commun à tous?

Qu'est-ce que socialiser? C'est, de force ou non, mettre dans la tête des gens que tout le monde a un droit de regard sur leur vie, et qu'en contrepartie ils ont le droit (l'autorisation) de prétendre à régir celle de leur voisin. Alors bien sûr, lorsque le voisin en question cesse de jouer le jeu, rien ne va plus. Les gens se





sentent spoliés dans leur droit de regard. Et si des fois ça pouvait déséquilibrer leur petite vie banale (= commune)? Et cela d'autant plus lorsqu'il s'agit d'un refus de scolariser, voire d'éduquer des enfants, en un mot, de les socialiser.

Nous avons tous si bien été éduqués, habitués à avoir des relations sociales (relatives à une société) que nous avons peur de créer des relations sans tous ces codes stéréotypés, normalisés, desfois que nous nous révélerions vivants, originaux, nous-mêmes.

Nous avons tous si bien été éduqués, habitués à n'être soutenus dans la vie que par une armure, une façade qui fait écran à nous-mêmes comme aux autres...

Si bien habitués à être considérés (et à nous-mêmes nous considérer) comme des enfants, des arabes, des bons en classe, des homos, des patrons... que nous n'avons plus accès qu'à une partie de nous-mêmes, quand encore elle veut bien dire quelque chose. Nous ne sommes plus alors qu'un rôle, qu'une écorce vide de toute individualité. D'où ce désir forcené de «faire partie de», de s'intégrer dans telle ou telle micro-société à

notre échelle, d'être reconnu enfin comme représentant de telle ou telle catégorie, de se sentir instrument, rouage, partie, membre, organe, cellule d'une indifférente généralité.

Voilà, «traduit», interprété et commenté par mes bons soins, ce que disent en substance ces «non-scolarisants».

Mais que/comment vivent ceux qui refusent ces cache-sexe?

Car il est vrai que tous ces rôles qu'on nous impose, mais que nous acceptons, sont d'excellents anesthésiques qui calment notre peur du néant, de la mort. Mais qu'est-elle, cette peur, si ce n'est en partie tout au moins la peur de ne trouver en soi qu'un vide incommensurable, d'être soi-même – rien, néant. De ne pas trouver soi-même, par soi-même, de sens à sa vie.

Alors, comment vivent-«ils»?

Evidemment, je n'en sais rien. Chacun sa propre expérience. Ils essaient de réaliser leurs rêves, comme tout le monde, mais se permettent aussi les rêves les plus fous. Ils faut lire ces récits d'enfants partis sur les mers du sud observer les baleines ou descendre des fleuves en pirogue à l'autre bout du monde. D'autres restent chez eux. «Les adultes» essaient avec plus

ou moins de mal et de bonheur de ne pas se faire happer par ce quotidien insoutenable, cette léthargie du boulot-dodo-télé.

Quand je vois la somme de souffrance et d'inexistence qu'ont été pour moi l'école et la famille, l'enfermement quotidien et l'acharnement aveugle (involontaire et inconscient? là n'est pas la question) de tous à me transformer en petite merde dérisoire et interchangeable...

Quand je vois avec quelle hargne toute tentative de vivre quelque chose de non-encore-vécu est attaquée de toutes parts...

Eh bien, je suis bien content de l'énergie, de l'intelligence que déploient Catherine Baker et d'autres pour ramer selon leur voie à eux, à contre-courant s'il le faut.

Puisse mon texte vous inciter à lire ce livre, et puisse ce livre vous donner l'énergie de vous intéresser à vous. Pour ma part, j'aimerais répandre autant de mon énergie dans ce sens que Catherine Baker.

Yves



\* Les phrases entre guillemets sont des paroles de parents déscolarisants.

\*\* Les cahiers au feu, par Catherine Baker; Ed. Bernard Barrault, déc.1988.



**FORUM  
INTERNATIONAL  
POUR UNE  
ALTERNATIVE  
EDUCATIVE**

**1989**

**17 et 18 Juin 1989  
à la Bourse du Travail de  
Saint Denis (93),  
9 rue Génin.  
Métro: Porte de Paris.**

Tél le mercredi après-midi : 40 09 06 71

### «VIVRE L'EDUCATION»

Editions ACL, mars 88, 109 pages, 58 francs  
(à commander à ACL, 13 rue Pierre Blanc,  
69001 Lyon – CCP ACL 57 24 59 L LYON)

Au sommaire :

- L'école, le pouvoir et l'institution,  
de Patrick Boumard
- De l'éducation à l'alternative,  
de Jean-Marc Raynaud
- Les femmes dans le grand leurre  
de Marie-Claire Calmus
- Le lycée expérimental d'Oléron  
de Francis Laveix
- Face à l'éducation nationale  
de Patrice Baccou
- Les expériences pédagogiques  
d'Emmanuel Bouterin
- Alternative mode d'emploi  
CERISE



# NUL N'EST PARFAIT



LES UNS VOYENT EN ELLES DES OBJETS SEXUELS

LES AUTRES DES OBJETS TOUT COURT

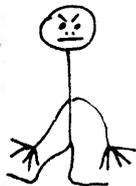


BIEN SOUVENT LES DEUX FONT LA PAIRE



FEMME AU FOYER FEMME EN DANGER!

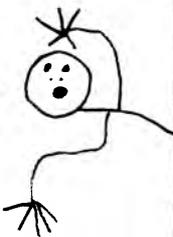
POUR MOI, L'ÉGALITÉ DES SEXES N'EST PAS UN SLOGAN, C'EST UNE PRATIQUE QUOTIDIENNE.



LUTTER CONTRE LE CONDITIONNEMENT SEXUÉ DE LA SOCIÉTÉ. PARFOIS JE SUBIS LA RÉPRESSION À CAUSE DE MES IDÉES.

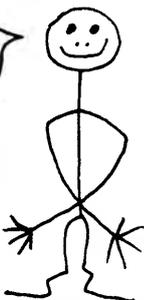


L'AUTRE JOUR DANS UNE MANIF ANTI-SEXISTE, J'AI REÇU UN COUP DE MATRAQUE SUR LA TÊTE, ÇA M'A EMPÊCHÉ DE RÉFLÉCHIR UNE JOURNÉE.



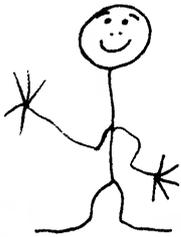
ENFIN, ÇA AURAIT PU ÊTRE PIÈRE SI J'AVAIS REÇU LA MATRAQUE DANS LES COUILLES

OUF



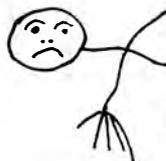
# LE DIRE ET LE FAIRE

L'ACTION DIRECTE ÇA ME CONNAÎS

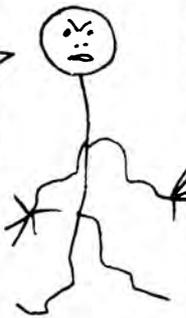


PAR EXEMPLE, QUAND JE VAIS DANS UN MAGASIN j'explique aux commerçants que je refuse de payer la TVA. COOL LE DISCOURS

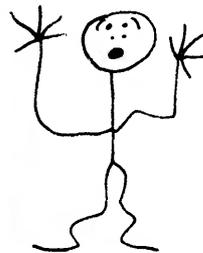
NATURELLEMENT ILS REFUSENT TOUJOURS



ENFIN, C'EST L'INTENTION QUI COMPTE COMME DIRAIT L'AUTRE. ET VU QUE LES COMMERCANTS NE SONT PAS SENSIBLES À L'APPEL DE LA RAISON, JE LEUR VOLE CE QU'IL ME FAUT. LOIN D'ÊTRE UN MAGOUILLEUR, j'ÉLIMINE. DE CE FAIT UN INTERMÉDIAIRE. PAS MAL HEIN?



RESTE PLUS QU'À Y METTRE EN PRATIQUE. DUR

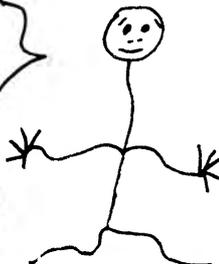


# BLABLABLA



COMME BLABLABLA JE BLABLABLA DONC BLABLABLA

EN CONSÉQUENCE JE CROIS POUVOIR AFFIRMER QUE JE SUIS EN ACCORD AVEC MES IDÉES QUAND JE PORTE SUR MOI MA CARTE D'IDENTITÉ.

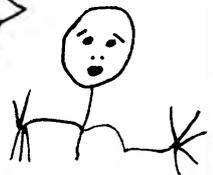


# TOUT EST DANS LA DIALECTIQUE



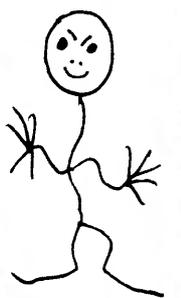
JE LUTTE CONTRE LA SOCIÉTÉ PARCE QU'ELLE DÉVELOPPE LA SOUMISSION À L'AUTORITÉ PAR LA HIÉRARCHISATION, L'EXPLOITATION, L'ALIÉNATION, LA NÉGIATION DANS L'ÉCOLE, LA FAMILLE, LE TRAVAIL.

JE LUTTE CONTRE LA SOCIÉTÉ PARCE QU'ELLE A FAIT DE MOI UN PROF, PÈRE, FONCTIONNAIRE DE L'ÉTAT.

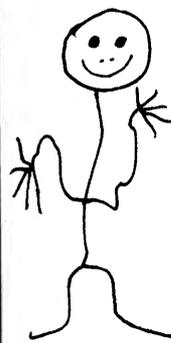


C'EST DUR PARFOIS SES PROPRES CONTRADICTIONS.

MAIS ENTRE NOUS, QUI SE FAIT LE PLUS AVOIR = MOI. PARCE QUE JE CAUTIONNE L'ÉTAT OU L'ÉTAT PARCE QUE JE L'AFFAIBLIS PAR MON SALAIRE?



COMME QUOI, SOUS UN CERTAIN ANGLE, JE SUIS VRAIMENT RÉVOLUTIONNAIRE.



C'EST TOUJOURS MOINS DE FRIC POUR L'ARMÉE!

# CNT – AIT SOLIDARITÉ

**Ce texte est une contribution de camarades qui ont lancé, en Suisse, une campagne de solidarité avec la CNT(Ait).<sup>1</sup>**

Les lecteurs d'IRL savent sans doute que depuis bientôt dix ans, un conflit divise l'anarcho-syndicalisme espagnol.<sup>2</sup>

Un procès va débiter le 29 mars prochain au Tribunal Suprême de Madrid, pour décider laquelle des deux organisations connues actuellement sous le nom de Confederación nacional del trabajo (CNT) est légitime. C'est pourquoi nous pensons qu'il est nécessaire que les divergences qui existent autour de ce problème soient publiques.

Nous allons brièvement exposer les prises de position qui nous sont connues:

- Certains groupes comme l'UTCL en France ou l'OSL en Suisse ont depuis longtemps pris position en faveur de la CNT dite «rénovée».
- La CNT française, comme les autres sections de l'Association internationale du travail (Ait), soutient la CNT(Ait).
- *Le Monde libertaire* a tenté jusqu'à aujourd'hui, de manière à notre avis peu convaincante, d'apporter un soutien indifférencié aux deux CNT.

Pour nous, dans la situation actuelle, une attitude de neutralité n'est plus possible. Ce texte a pour but d'enclencher un débat qui permette aux camarades du mouvement libertaire de prendre position en connaissance de cause.

## Une «CNT renouvelée»?

Le groupe que nous désignons sous ce nom s'est formé en 1984, à partir de la réunion de deux scissions minoritaires de la CNT(Ait), qui

s'étaient respectivement produites en 1979 et 1983.

Ce groupe rejette «l'orthodoxie» anarcho-syndicaliste et adopte une tactique adaptée à ces yeux à la modernité.

Il est bien difficile d'attribuer à la «CNT renouvelée» une ligne précise. Une des meilleures définitions de ses orientations a sans doute été donnée par l'un de ses leaders historiques qui proposait de remplacer le principe dogmatique du «tout ou rien» par celui «d'un peu de tout».<sup>3</sup>

Au nom du pragmatisme, cette organisation est complètement entrée dans le moule que l'administration gouvernementale a concocté pour intégrer les syndicats. La participation aux élections syndicales, le suivisme par rapport aux syndicats réformistes majoritaires dans l'espoir d'être invités à participer à la «concertation sociale» constitue aujourd'hui leur seule stratégie.

Ce que ce groupe a de pernicieux, c'est qu'il se présente et agit comme si la CNT(Ait) n'existait pas. Dans le meilleur des cas, ses porte-parole laissent entendre que la CNT(Ait) n'est qu'un groupuscule sectaire et violent dont il n'est pas nécessaire de parler. Cette attitude schizo-phrénique a un grand avantage... Elle permet d'éviter tout débat.

Selon nous, les membres de ce groupe n'ont conservé de l'anarcho-syndicalisme que quelques références abstraites.

D'autre part, à l'inverse de ceux qui militent au sein de syndicats réformistes en vue de leur donner un contenu révolutionnaire, les membres de la «CNT renouvelée»

utilisent le nom et le prestige d'un syndicat d'inspiration anarchiste pour pratiquer une politique réformiste.

D'une manière générale, on peut affirmer que les membres de ce groupe tentent, consciemment ou non, de vider de son contenu le terme anarcho-syndicalisme. Dans ce sens leurs exploits n'ont d'ailleurs pas de limite. A Saragosse par exemple, lors de la grève générale du 14 décembre 88, des membres de ce groupe faisaient respecter, aux côtés de la police, le service minimum de l'entreprise d'autobus TUZSA. Pour parvenir à leurs fins, ils s'affrontèrent à un piquet de grève formé par des militants d'extrême-gauche (MC, LCR, PST) puis à un piquet de la CNT(Ait) venu en renfort...<sup>4</sup>

Nous pensons que la «CNT renouvelée» ne peut en aucun cas entraîner la construction d'une véritable alternative syndicale. Quelles qu'aient été les motivations de ses fondateurs, nous sommes convaincus que cette organisation n'a pu se développer que parce qu'elle a obtenu, de l'administration sociale-démocrate, un soutien tant sur le plan légal que sur le plan financier. Et ce soutien, elle ne l'a obtenu que parce qu'elle constitue une entrave au développement d'un véritable courant libertaire au sein du mouvement ouvrier espagnol.

## La CNT(Ait), une organisation syndicale dogmatique ?

A la différence des syndicats réformistes majoritaires, la CNT(Ait) a un projet de société explicite et connu de tous: le communisme libertaire.

Ces militants ont pour principe d'utiliser des moyens de lutte compatibles avec leur idéal de relations humaines, ceci tant au sein de leur organisation que dans les luttes auxquelles ils participent.

Pour entraver les phénomènes de bureaucratisation, la CNT(Ait) fonctionne sur le principe fédéraliste, n'a pas de permanents payés. Les principes du mandat impératif et de la révocabilité s'appliquent aux militants qui accèdent à une responsabilité au sein de l'organisation.

Une des raisons principales des scissions, de la seconde en parti-

culier, est due au refus de la majorité des membres de la CNT(Ait) de participer aux élections syndicales.

Lors du congrès d'avril 1983, la majorité des syndicats a décidé de faire respecter cette attitude à toute l'organisation, ce qui a provoqué le départ des électoralistes!

La CNT(Ait) refuse le système des élections syndicales, parce que les délégués des comités d'entreprise sont élus pour 4 ans et que, de ce fait, les autres travailleurs n'ont aucun contrôle sur les négociations qui sont menées avec le patronat... Contre ce système, la CNT(Ait) tente d'imposer lors des conflits des assemblées générales sur le lieu de travail et l'élection de comités de grève révocables.

Certes les membres de la CNT(Ait) ont refusé d'utiliser une tactique (peut être rentable à court terme) au nom de leurs principes. Mais il serait faux d'en conclure qu'ils manquent pour autant de pragmatisme ou qu'ils sont incapables d'utiliser les possibilités offertes par la démocratie bourgeoise.

Les membres de la CNT(Ait) établissent une différence fondamentale entre les «institutions démocratiques» auxquelles ils refusent de participer, et les droits démocratiques, qu'ils tentent au contraire d'élargir.

Pour se développer au sein des entreprises, les militants de la CNT(Ait) utilisent le principe de la liberté syndicale prévu par la Constitution. Ils imposent légalement leurs propres sections syndicales, dont le délégué, élu par la section et révocable, a pratiquement les mêmes droits que les membres du comité d'entreprise.<sup>5</sup>

C'est aussi ce pragmatisme qui les a amenés à faire appel à la «justice» afin de conserver leur légitimité.<sup>6</sup>

Le terrain de la justice bourgeoise n'est pas habituellement celui des libertaires. Mais dans ce cas, il a permis d'éviter des affrontements qui, vu le rapport de force, n'auraient fait que marginaliser le mouvement dans son ensemble.

Malgré le dossier en béton présenté par la CNT(Ait) le 12 décembre 1987 au Tribunal territorial de Madrid, le congrès dit «de réunification» de 1984 du secteur «rénové» a été reconnu comme

légitime. La dimension politique de ce procès n'a pas échappé aux observateurs. Convaincue de son bon droit, la CNT(Ait) a fait appel contre ce jugement, d'où le nouveau procès qui va avoir lieu au Tribunal suprême.

Nous n'allons pas ici faire de pronostic. Quel que soit la suite de cette bataille judiciaire, la CNT(Ait) a besoin de notre soutien. Elle en a besoin d'autant plus que la combativité et le haut niveau de conscience de la classe ouvrière espagnole, qui

Il est possible de manifester sa solidarité avec la CNT(Ait) à l'occasion du prochain procès.

- En écrivant aux ambassades ou consulats espagnols avant le 29 mars 89, jour du procès.
- En faisant parvenir des messages de soutien (télégrammes...) au Comité National de la CNT, Aptdo 1071, 18080 Granada, Espagne. Avant le 25 mars, pour qu'ils puissent être lus le dimanche 26 mars lors du meeting organisé à Madrid.
- En envoyant une contribution financière au comité régional d'Euskadi qui vient de prendre la relève de la publication du périodique CNT et qui doit acquérir du matériel de montage.

Faire parvenir vos chèques au Banco Bilbao Vizcaya, agencia de autonomia numero 46 de Bilbao, cuenta corriente No 01-040333-6, aux noms de Juan Alvarez Fernández et Miguel Fernández Aguayo.

se sont manifestés le 14 décembre, réclament le développement d'un véritable syndicat libertaire et indépendant.<sup>7</sup>

A l'heure où les syndicats majoritaires UGT (socialiste) et CCOO (dominé par les communistes) sont amenés à rompre les négociations autour du «programme social» avec le gouvernement de Felipe Gonzalez, ceci avant tout pour conserver leur prestige auprès des travailleurs, il est urgent que le syndicalisme révolutionnaire retrouve, en Espagne, la place qui lui revient.

Si la CNT(Ait) a été affaiblie par les scissions et la confusion créée par l'existence de la «CNT rénovée», elle est aujourd'hui à nouveau dans une phase ascendante.

Lors de la grève du 14 décembre, la CNT(Ait) a montré qu'elle avait une importante capacité de mobilisation. Mettant en avant ses propres mots d'ordre, elle a organisé des piquets de grève et des manifestations, unitaires ou non, dans un grand nombre de localités espagnoles.<sup>8</sup>

Ce n'est pas parce que les organisations anarcho-syndicalistes sont actuellement relativement faibles dans d'autres pays qu'on est en droit de nier l'importance de ce mouvement en Espagne. Sans surestimer le phénomène actuel, il faut relever que, par son ampleur, il représente, en 1989, une expérience unique en Europe occidentale. Une raison de plus pour s'y intéresser.

Les amis de la CNT(Ait)  
Lausanne, le 27 février 1989

1. Publication de la brochure *Où va la CNT?*, nov. 1988, disponible à «Réflexions sociales», Case postale 213, CH - 1000 Lausanne 6-Ouchy.
2. Voir *IRL*, N° 71, janv.-fév. 1987.
3. Ramon Alvarez, cité par le journal *ABC* du 2 juillet 1984.
4. *Solidaridad Obrera*, N° 198, Barcelone, janv. 1989, p. 6.
5. Le délégué d'une section syndicale peut assister comme observateur aux séances paritaires entre le patronat et les membres du comité d'entreprise. Il dispose d'un certain nombre d'heures libres pour faire de la propagande au sein de l'entreprise. Ce temps libre peut être réparti entre les membres de sa section. Il doit être averti à l'avance du licenciement de l'un des membres de son syndicat...
6. Pour en savoir plus on peut consulter *La sección sindical de CNT en la empresa, derechos y garantías para la acción sindical*. Edité par: Fundación de Estudios Libertarios Anselmo Lorenzo, Paseo Alberto Palacios No 2, Villaverde Alto, 28021 Madrid.
7. La justice espagnole doit non seulement déterminer à qui appartient le sigle «CNT», mais à qui reviennent les millions du patrimoine historique (locaux, etc.) volés par les fascistes à la fin de la guerre civile à la CNT(Ait).
8. A la différence de la «CNT rénovée» et des syndicats réformistes, la CNT(Ait) ne perçoit aucune subvention étatique.
8. Voir *Solidaridad obrera*, N° 198.

# LE DERNIER PAS

**L**es médias occidentaux insistent lourdement sur les signes de démocratisation de plus en plus nets en Pologne et en Hongrie, et la bonne volonté de Gorbatchev, freinée par les méchants staliniens. S'il y a des marques évidentes de permissivité (comme les nombreux membres des familles de dissidents autorisés à visiter ceux-ci en Occident), il demeure que la reconnaissance politique de courants différents du PC ne se fait que sous la bannière du patriotisme et de la rénovation des élites au pouvoir (cas de la Pologne et de la Hongrie). En URSS, la revue «Ogoniok» — numéro 5 28/01, 4/02 1989 — donne un point de vue quasi officiel dans une discussion entre le réalisateur André Vajda (ex-dissident polonais) et le directeur de cet organe, fer de lance de la perestroïka, Vitali Korotitch. Face au point de vue polonais sur la nécessité du pluralisme politique, Korotitch estime qu'en URSS on n'en est pas encore là, mais qu'un pluralisme de positions dans le Parti est en fait une réalité.

Mais laissons les sphères de la stratégie pour revenir au quotidien soviétique présenté par un article de Vedeneeva dans «Ogoniok» — numéro 4 21/28 /01 1989 — «le dernier pas», c'est-à-dire le suicide. Il est bon de dire d'abord que, paraphrasant la première phrase du «Mythe de Sisyphe» d'Albert Camus, on pourrait estimer que la valeur d'une société se mesure à l'espoir qu'elle engendre chez les citoyens qui la composent. L'URSS — ses satellites et imitateurs, Chine, Albanie, etc... — a longtemps versé des tonnes de propagande sur la création de l'Homme nouveau, grâce à l'infrastructure du socialisme, totalement différent et supérieur à l'individu vivant dans le capitalisme.

«Pas une seule personne n'est en mesure de supporter les souffrances que j'ai endurées ces trois dernières années. Je pars...» «Maman, après ton «aide», toute l'école s'est moquée de moi, c'est

pourquoi ni toi, ni papa, je ne vous pardonnerai jamais...» «J'ai 40 ans, je ne me sens pas capable de prolonger cette existence insensée, méprisante...» Ainsi commence l'article, par des extraits de lettres de suicidés. Et la journaliste reconnaît que «les dernières données officielles sur le suicide dans notre pays ont été publiées par un service de statistiques sur la mortalité dans les années 20. Dans les années 30, ce service fut liquidé (= supprimé; *bel exemple d'emploi stalinien des mots, NDT*). Et c'est seulement tout récemment, très exactement il y a quelques semaines, que ces données sont reprises». En 1965, il y eut 39 550 suicides, avec une pointe maximum en 1984 de 81 417 et, allusion à l'efficacité de la perestroïka, selon la journaliste, le chiffre diminue peu à peu: 68 073 en 1985, 52 830 en 1986, 54 105 en 1987. Les chiffres par tranches d'âges, hommes et femmes, indiquent des poussées entre 30 et 39 ans, puis 50-59 et 40-49. Par comparaison, en France, en 1981, il y a eu 10 580 suicides et 11 350 en 82, 11 862 en 83. L'URSS comptant 5 fois plus d'habitants, la proportion est actuellement similaire. Par contre, la répartition par tranches d'âges est progressive en France suivant le vieillissement, ce qui est le profil général des pays industrialisés, les pays scandinaves présentant une poussée à 45-54 ans, puis 55-64<sup>1</sup>. La journaliste observe des différences régionales, avec le record de la zone d'Oudmourtsk (à égalité avec la Hongrie, le pays le plus suicidaire: 41 cas pour 100 000 habitants), et le taux de 16,9 de la Mordavie. La conclusion est qu'il faut épauler les individus et ces dernières lignes sont une digne conclusion à plus de 70 ans de marxisme léninisme: «Dans notre pays, les vieux slogans optimistes et très prometteurs: «Tout au nom de l'Homme! Tout pour le bien de l'Homme!», se sont révélés parfois le contraire, précisément au nom de l'Homme. Aucun succès scientifique et technique, dans l'agriculture et l'industrie lourde, le cosmos ou le ballet, ne pourra aider les individus à se comprendre, à donner un sens et

comprendre les autres, ne pourra leur apprendre à vivre, c'est-à-dire à chercher et trouver une solution à leur crise intérieure. Il faut revenir à l'homme, sinon... Sinon une nouvelle nuit tombera et des centaines de personnes ne désireront plus, ne pourront plus vivre...».

\*  
\*\*

La Bulgarie aussi connaît un dégel certain quant aux articles de la presse. Le meilleur morceau me semble revenir à une lectrice de «Narodna Mladej» du 18/1/88. Après plus de 40 ans de socialisme et 30 sous Jivkov — sorte de Strosner local —, Kitchka Todorova de Karmanli écrit, sous le titre de «Abondance de carences»: «Il y a deux ans, nous avons commencé à construire une maison. A chaque pas, nous nous sommes heurtés au manque de matériel. Quoi qu'il en soit, nous l'avons terminée. Comme nous sommes une famille de quatre personnes, nous avons décidé d'acheter un grand réfrigérateur. Depuis 6 mois, nous n'avons vu dans les magasins aucun réfrigérateur. Dans les boutiques de meubles, pas de meuble depuis pas mal de temps. Papiers peints: il n'y en a pas. Quoi que nous cherchions: il n'y en a pas.»

«Je ne sais pas quoi cuisiner. Dans les magasins, il n'y a ni haricot blanc, poivre ou paprika, couvercles pour les bocaux, et je dois faire mes conserves pour l'hiver. J'ai un enfant en bas âge et il n'y a pas de purée en petits pots. Pour mon enfant plus grand, je cherche un vélo. Il n'y en a pas.»

«Je lis dans les journaux que notre pays s'épanouit sans cesse, mais il me semble que ce soit le manque, le déficit des marchandises, dont on voit l'épanouissement. Je sais que vous ne pouvez pas m'aider, mais publiez au moins ma lettre et qu'une responsable me réponde».

Personnellement, j'entends le même refrain depuis 10 ans au moins mais, avant, il y avait une différence, parce que, quand l'eau de Javel revenait sur le marché après 6 à 8 mois d'absence, c'était l'huile qui disparaissait. Les produits de première nécessité semblait jouer à cache-cache. Maintenant, c'est clair: tous jouent à cache-cache. Cette situation se greffe sur celle des bas salaires. A ce propos, la presse se fait l'écho du minimum vital, en reconnaissant que «ni le salaire minimum (140 leva) et encore moins la pension minimum (60 leva) ne correspondent aux exigences du minimum vital en calories, protides, etc... sans parler du bien-être dans le logement, les habits, la culture et les vacances.» («Otetchestvo» 27/9/88).

Ces difficultés et, en comparaison la vie aisée des classes possédantes,

expliquent deux attitudes. La première est la récupération (le vol) sur le lieu de travail. Un exemple pour Kremikovtzi —usine sidérurgique employant une cinquantaine de milliers de personnes: «Il y a quelque temps, on a arrêté à la sortie un ouvrier qui avait deux briques. On fit tout un scandale, on écrivit à l'atelier de l'ouvrier et on l'a puni. Très bien mais, dans les hangars de Kremikovtzi, il y a des milliers de briques qui pourrissent, alors que personne ne peut en acheter quand on en a besoin!» Et, au bout de nombreux exemples dans le même sens, une question concrète, que sera-t-il publié de tout cela. En fait, «Trud» (3/11/88) semble avoir fidèlement rapporté tous ces cas. Deuxième attitude, la marginalité pour faire du fric, c'est-à-dire la prostitution. Une prostituée s'explique: «Depuis l'enfance, je rêvais d'être comptable. J'ai suivi des cours spécialisés et j'ai commencé à travailler dans une épicerie. Dans le meilleure des cas, je gagnais 300 leva et on me retenait beaucoup d'argent. Maintenant, en moins de temps, je gagne plus». Et elle explique que ses clients sont des étrangers des hôtels chics et que, malgré la surveillance policière, elle travaille. Quant à la concurrence, les rivales sont soit battues, soit dénoncées à la milice. Cette belle moralité appartient à une fille de 20 ans. L'article de «Otechestven Front» (2/12/88) n'évoque aucune solution.

On pourrait conclure que c'est précisément le cas pour la Bulgarie et les autres pays marxistes léninistes. Seule



«N'y a-t'il pas de problème?»  
caricature de Vladimir Ubovitch  
«Ogoniok» numéro 4, 21-28/01/89

la débrouillardise individuelle, le «pousse-toi ou je t'écrase», est le chemin offert par le socialisme, foncièrement opposé au capitalisme!! Le bon côté du régime, qui pourra peut-être apparaître, est le slogan de l'effort collectif du groupe, la solidarité. Il est latent dans le cas du voleur de briques, excusé — bien tard — par un responsable.

Il faut que les gens mûrissent, et les différentes tendances qui apparaissent à travers la lecture de la presse sont en soi une révolution des esprits. C'est déjà beaucoup.

Martin Zemliak

1— Davidson-Philippe «Suicides et tentatives de suicide», Paris, 1986

## COMMUNIQUES

**TEPITO**  
**ATHENEE LIBERTAIRE**  
**DES CHARMETTES**  
**DE LYON-VILLEURBANNE**

Athénée libertaire, c'est-à-dire une structure associative dont le fonctionnement repose sur des méthodes autogestionnaires et anti-autoritaires. Mais aussi un lieu de diffusion des idées libertaires dans leur ensemble à travers des revues, des débats, des discussions entre les gens.

Tepito veut être un lieu convivial favorisant les échanges d'idées ainsi qu'un endroit ouvert à la vie du quartier. Il s'agit de prendre en compte les éventuels problèmes que peuvent rencontrer les habitants (logement, répression, racisme...) et, à partir de là, d'envisager avec eux des réactions collectives et l'apparition d'une solidarité pratique.

La nature même du fonctionnement de Tepito ainsi que ses ambitions font que nous ne sommes ni une MJC ni de simples prestataires de service.

Des permanences ouvertes au public sont tenues régulièrement le mercredi et le vendredi de 18h30 à 20 h.

Tepito: 111 rue des Charmettes 69006 Lyon, tél: 78 24 38 37.

Voici quelques-unes des activités de Tepito:

**COMITE DE SOUTIEN AUX ANARCHISTES POLONAIS**

**SI TU VEUX LA PAIX PRÉPARE LA PAIX!**

- Projection d'une vidéo relatant la vie et l'oeuvre de LOUIS LECOIN.

- Débat animé par Pierre Martin (UPF), secrétaire et ami de Louis Lecoin.

samedi 20 mai 1989 à 15 h

**ATHÉNÉE LIBERTAIRE**  
111, rue des Charmettes  
LYON 6ème

**ATHÉNÉE LIBERTAIRE**  
**VILLEURBANNE-LYON**  
**UNION PACIFISTE**  
DE FRANCE

ZYC I DAC ZYC NNYM  
**Capella**  
NIEREGULARNIK AUTORO

**A CAPELLA**  
**REVUE LIBERTAIRE**  
**POLONAISE**

A Capella, revue libertaire polonaise, demande à tous ceux qui sont intéressés par le développement des idées libertaires en Pologne, de les soutenir moralement et surtout financièrement. Les animateurs de la revue nous rappellent que quelques francs ou quelques dollars ici revêtent

une importance considérable dans un pays comme la Pologne et leur permettrait de continuer leur travail de propagande. Il faut aussi savoir que le travail d'impression clandestine coûte fort cher et qu'une partie de la revue est distribuée gratuitement.

Adresse: Adam Jagusiak, 81-754 Sopot, ul. Grunwaldzka 33/3 Pologne.



## A PROPOS DE «STOPPONS LE VIANDISME»

Suite à l'article de Martial sur le «viandisme», IRL numéro 80, nous avons reçu le courrier suivant que nous publions ici.

Si votre compagnon Martial a voulu piquer au vif les personnes qui mangent de la viande en les traitant de «petits nazis», il a parfaitement réussi. Mais hélas par la même occasion, il semble être parvenu à en braquer certaines contre les végétariens qu'il prétend représenter. Car, en dehors d'un choix douloureux de termes particulièrement insultants, on ne peut pas dire que son argumentation soit tellement développée. Faut-il lire alors son article sous la forme d'un billet d'humeur d'où s'échappe, comme de tous les billets, le filet de fiel de ces prophètes convaincus de prêcher dans le désert? Il y a 2000 ans, un prophète, qui n'était pas libertaire, pardonna aux ignorants le martyre qu'ils lui imposèrent. J'ose espérer que notre ami, revenant à la raison, saura faire de même plutôt que de s'employer à jouer la carte de l'intolérance. Si ce n'est pour les «viandistes», au moins qu'il le fasse en mémoire de tous nos compagnons victimes du nazisme.

Claude, Lyon

Bonjour,  
Suite à la lecture du dernier IRL, je vous écris, car l'article «Stoppons le viandisme» m'a intéressé. En effet, il n'est pas abusif de faire une analogie, comme vous l'avez faite entre les discriminations entre les humains et celles qui subsistent envers les animaux à cause d'une ignorance soigneusement entretenue, des histoires de gros sous, et la déresponsabilisation inhérente à toute ségrégation.

Manger de la viande est, à mon sens, issu de la même logique autoritaire que le tristement célèbre sexisme, racisme, etc...

J'attends avec impatience la sortie de votre brochure pour la diffuser autour de moi et montrer ainsi à tous que le végétarisme, voire le végétalisme sont non seulement très accessibles, mais en plus en relation directe avec les aspirations anti-autoritaires.

Bonne chance à vous.

Jeanine



Un petit mot en vitesse pour réagir à l'article de Martial... Que la rage de convaincre de la justesse de ta cause t'oblige à

quelques exagérations dans le vocabulaire, OK! Mais je commence à m'inquiéter sérieusement lorsque je trouve systématiquement le parallèle entre le génocide juif et les bouffeurs de barbaque. Lorsque je mange un steak ou une merguez, j'ai du mal à me sentir frère de sang avec Klaus Barbie ou ce cher oncle Adolf (végétarien notoire, d'ailleurs...). Si à la cantine de l'usine, y'a du rôti de porc au menu, je n'entonne pas le «Deutschland über Alles» pour autant! Bref, mettre sur le même plan Auschwitz, Dachau, les chambres à gaz et la chasse au lapin, le bœuf mode et les paupiettes de veau revient, à mon humble avis, à renforcer insidieusement l'idée pourrie du «point de détail», à amener de l'eau au moulin des Faurisson, Roque et autres crevures nazies!

Effectivement, si la volonté nazie d'exterminer des gens, des peuples, des communautés sous le simple prétexte qu'ils ont osé naître est banalisée à ce point dans un canard libertaire et ce sans aucune réaction de ceux qui le font, ça craint!

Sans compter le bêtise de l'argument: «les bons animaux qu'on promène en laisse et les mauvais animaux qu'on mange égale les bons juifs et les mauvais juifs sous Pétain et Hitler...»

Bêtise, pour ne pas dire pire, car sous le nazisme, les «bons juifs», y'en n'avait pas, mon pote!

Ou alors, si on réfléchit mieux à ce que tu avances, un «bon juif» doit être soumis (promené en laisse)? Bonjour les délires, hein?

J'espère aussi que tu portes un blouson en nylon, des pompes en plastique parce que les vaches ne

sont pas encore pourvues de fermetures éclair... Faut assumer jusqu'au bout!

Que le refus du «viandisme» (puisque le terme te plaît) soit basé sur une argumentation sérieuse (pour élever un bœuf qui finira en «Mac Do»), il faut une quantité de céréales énormes qui nourrirait tant d'individus, ou expliquer les maladies cardiovasculaires chez les carnivores effrénés), je suis forcément intéressé, mais le genre d'âneries contenues dans cet article me choque. Comment s'étonner que 40 ans après le nazisme, on commence à «révisionner» tranquillos quand on lit ça? A ce train là, dans quelques années, on pourra lire dans IRL (ou autres) que la pêche à la ligne est aussi grave que les ratonnades ou le génocide arménien n'est rien comparé aux rillettes du Mans... Navrant, non?

Gil



Note du claviste: Je me définis comme un mangeur très modéré de viande. Dans l'échelle des nazis, je ne serais pas gardien de camp, mais plutôt bureaucrate en train de compter les chaussures des gesn que l'on vient de gazer: vous voyez donc ce que je veux dire. Quand Martial est venu nous apporter son «artialet», nous avons tous décidé de le passer, justement parce que c'était un



## LIVRES

### Sébastien Faure et la Ruche ou l'éducation libertaire

Roland Lewin, Ed. Ivan Davy, 135 F.

Spécialiste du mouvement ouvrier, Roland Lewin enseigne l'histoire contemporaine à l'Institut d'études politiques de Grenoble. Il nous présente ici une version remaniée et allégée de sa thèse de doctorat, ramenée à un livre de 300 pages, qui se lit avec beaucoup d'intérêt et d'agrément.

Pour nous, pacifistes, le personnage même de Sébastien Faure est exemplaire lorsque à l'aube de la Première Guerre mondiale, en pleine «Union sacrée», il lance courageusement son appel à la médiation des pays neutres et veut briser le silence populaire: «Sera-t-il dit que, adversaires de la guerre en temps de paix, nous sommes devenus adversaires de la paix en temps de guerre? Puisqu'il nous a été impossible d'éviter les hostilités, n'avons-nous pas le devoir de tout tenter pour y mettre fin?... Qui peut, qui doit se faire entendre, sinon les voix des socialistes, syndicalistes, révolutionnaires et anarchistes?»

C'est d'ailleurs la guerre de 1914 qui met fin à l'expérience pédagogique si originale de Sébastien Faure, l'une des plus longues d'éducation libertaire (1904-1917). L'histoire au quotidien de cette communauté éducative, «La Ruche», nous est contée à travers des témoignages inédits: ceux de quelques anciens «ruchards» qui, soixante ans plus

tard évoquent leur adolescence passée près de «Sébast», de ses nombreux amis et collaborateurs. Mieux que des spéculations philosophiques, ces «instantanés» parfois naïfs ou filtrés au crible d'une mémoire sélective, nous donnent à réfléchir: embûches, réussites ou erreurs, tout est instructif pour le lecteur curieux.

D'autre part, Roland Lewin nous replace cette expérience dans son contexte historique. Il nous rappelle les travaux de quelques théoriciens du XIX<sup>e</sup> siècle (Godwin, Fourier, Proudhon...). Il compare aussi les expériences de pédagogie libertaire (Ferrer, Madeleine Vernet) à celles de l'Education nouvelle (Decroly, Montessori, Freinet). Les notes explicites en fin de chaque chapitre signalent clairement les sources; la bibliographie, abondante, a été remise à jour; des citations choisies, des photos de différents moments de la vie à «La Ruche» complètent ce tableau d'une expérience éducative autogestionnaire. Certes, tous les cheminements de la pensée militante de Sébastien Faure, qui vécut de 1858 à 1942 (le temps de trois guerres!) ne sont peut-être pas abordés dans cet ouvrage; mais si l'on se réfère au sous-titre: «Education libertaire», devons-nous attendre autre chose qu'une réflexion sur les moyens de réaliser l'EDUCATION INTEGRALE, point essentiel dans la prospective anarchiste?

Francisca MARTINEZ

Tiré de l'Union Pacifiste N° 252



«articalet», un «billet d'humeur» comme le dit Claude dans sa lettre. Ce qui implique forcément, en si peu de lignes où il est impossible de développer, de forcer sur les images, de provoquer le lecteur. Oui, il nous, il me, traite de nazi parce que je bouffe de la viande. Alors, je me drappe dans l'indignation, je couine... Mais je réfléchis aussi: cette viande que je bouffe, on l'a élevée en batterie, on l'a parquée, on l'a tuée de façon industrielle (pas au gaz, bien sûr). Mais ça, je me voile la face, je ne veux pas regarder, je l'ignore. Et, effectivement, si on fait comme Martial à pousser la comparaison jusqu'au bout, je me comporte peut-être pas comme un nazi (je ne me sens pas la force ou la perversité de tuer), mais comme un bon collabo qui ne veut pas voir ce qu'il se passe derrière les barbelés.

Effectivement, tout s'explique, tout se justifie... Mais il me semble que les arguments de Gil sont tout autant sommaires que ceux de Martial. Et je le trouve dur d'accuser IRL de faire le jeu des révisionnistes (je ne trouve pas ça seulement dur, mais je lui dénie le droit de l'affirmer: c'est trop comme argument). Voilà ce que j'avais à dire sur toute cette «petite» affaire. Et peut-être que si Martial avait traité les musulmans ou les chrétiens de nazis, personne n'aurait trop rien dit. Mais on a sa susceptibilité.

Jean-Marc



### « Aux Urnes! »

La plupart des lecteurs de ce journal sont anarchistes depuis un grand nombre d'années. La pensée libertaire est si présente en eux qu'il leur est difficile d'imaginer à quel point l'anarchisme est étranger à la très grande majorité de la population.

J'ai, pour ma part, découvert l'anarchisme à travers les chansons du groupe punk *les Béruriers Noirs*. Mais, si je n'avais pas acheté leur disque, jamais je ne me serais réellement intéressé à notre mouvement, car jamais je n'aurais eu l'occasion de m'exprimer avec un libertaire. Nous ne devons pas oublier que les gens nous voient en tant que marginaux et, par là même en tant que personnes plus ou moins douteuses. A l'heure actuelle l'anarchisme n'est absolument pas accessible à la

population et, de plus, ce peuple a des préjugés à notre égard ( véhiculés par les politiciens).

Il est utopique de croire au développement du mouvement libertaire en France tant que nous resterons à l'échelle du «groupuscule». Nous devons nous implanter réellement sur l'échiquier politique, montrer notre présence, et, par là même, expliquer l'anarchisme aux «concitoyens». A chaque élection, un candidat devrait se présenter, non pour être élu, mais pour enfin nous faire entendre et ne plus être considérés comme des marginaux. Ce n'est pas avec une petite «élite révolutionnaire» qu'on amène des changements. Le peuple doit nous rejoindre comme il l'a fait en 36 et en 17 (Ukraine).

Laurent, punk de 17 ans P.S: Nous venons de créer la coordination. Bien que le mouvement n'ait, pour l'instant touché que quelques lycées, il est surprenant de voir que beaucoup de personnes se sentent concernées et nous rejoignent.

Pour contacts et dialogues:  
Laurent Joly  
Centre Hospitalier  
38160- St Marcellin

## POUR UN ANARCHISME PRO-POSITIF

(Suite de la page 2)

rompre ses chaînes de tous les esclavages» n'est pas reprise en chœur, tous les soirs, dans les foyers civilisés?

Chers libertaires de tous poils et de toutes tendances, nous qui avons partagé la gloire de 36, les défaites des guerres, vous qui écoutez Bach ou prenez dès le matin du Beurre noir, écoutez la voix de la sagesse: méfions-nous de toute vérité!

### POUR UN ANARCHISME POSITIF

Mais toi, lectrice-lecteur attentif, je sais que tu n'attends nulle recette de mon chef. Néanmoins tu seras heureux de savoir où je veux en venir. Et voilà, moi je partage le sentiment de beaucoup par rapport à la montée des verts, je considère les activités d'un certain nombre de structures libertaires tout à fait intéressantes: radio, journaux, librairies et soutien militant à tout mouvement qui essaie d'ébranler le constitué.

Mais j'ai peur de passer le reste de ma vie à être l'anar de service. Je voudrais vraiment que mon activité (nos structures) ouvre des perspectives positives à cet idéal qui n'a pas vieilli mais qui a besoin d'être poussé vers des chemins qui puissent lui donner de la valeur.

Et, franchement, je suis désespéré lorsque j'entends parler d'anarchie en Corse ou au Moyen-orient, ou lorsque des émissions honnêtes parlent de Bonnot et des anarchistes.

Néanmoins, j'aime beaucoup d'anarchistes, j'ai beaucoup d'estime pour les efforts qu'ils accomplissent pour donner à nos idées des raisons permanentes de s'y réferer.

Je suis aussi désespéré lorsqu'en feuilletant la presse libertaire je retrouve souvent la «sloganmanièr» d'écrire un article à propos de n'importe quel événement.

Je suis désespéré lorsque nombre de ceux et celles qui se définissent comme anar-

chistes ne montrent que mépris pour tout ce qui n'a pas les mêmes références.

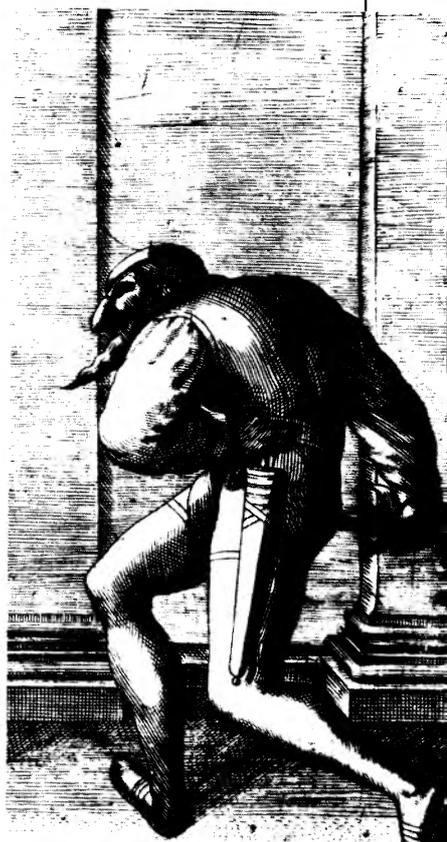
Je suis désespéré lorsque, entre nos discussions et notre vie de tous les jours, le fossé du réel redonne à nos propos le son d'une vieille cloche fêlée!

Il ne s'agit certainement pas de proposer de nouvelles formes d'organisation, ou de faire table rase du passé.

Plus simplement, je vous propose d'utiliser notre structure éditoriale pour développer et approfondir les termes abordés dans les colonnes ci-dessus.

Mimmo

NB: Outre des dossiers sur IRL ou des brochures (cf la dernière publication de l'ACL, «L'Anarchisme et l'Organisation», nous pourrions envisager des rencontres-discussions entre tous ceux et celles qui se sentent concernés par le contenu du texte. Ecrivez-nous!!! Merci.



# LES ANARCHISTES ET L'ORGANISATION



Murray  
Bookchin



Qu'est-ce  
que l'écologie sociale?



La  
résistible  
ascension  
de  
l'extrême  
droite  
à  
Marseille

ATELIER  
DE CREATION  
LIBERTAIRE

**A C L**

«LA RESISTIBLE ASCENSION DE L'EXTRÊME-DROITE A MARSEILLE», 88 pages, 50 francs.

«QU'EST-CE QUE L'ÉCOLOGIE SOCIALE?» de Murray Bookchin, 43 pages, 35 francs

«LES ANARCHISTES ET L'ORGANISATION» de Claude Parisse, 88 pages, 50 francs.

A commander en écrivant à ACL, 13 rue Pierre Blanc, 69001 Lyon; libellez vos chèques à l'ordre de l'ACL,  
CCP 57 24 59 L LYON.

**OFFRE SPECIALE POUR LES LECTEURS D'IRL : LES 3 LIVRES POUR 100 FRANCS**